

Communauté de travail
Marcel Barbu



La ferme de Mourras :
La belle aventure

LA BELLE AVENTURE

1943 - 1944



Ce texte est un complément au livre. Toute reproduction, même partielle, devra mentionner :

Faire des Hommes libres - Boimondau et les Communautés de travail à Valence

Michel Chaudy - Editions REPAS - 2008 - <http://www.rhone-alpesolidaires.org/blogs/les-communautés-de-travail>

Dans le bulletin Le Lien (de 1947 à 1949) de la Communauté Boimondau (qui est le prolongement de la Communauté Barbu connue des maquis du Vercors), quelques compagnons ont relaté, souvent avec humour, des tranches de la vie difficile au maquis sur le Vercors (Drôme) entre 1943 et 1944.

Ces témoignages sont précieux, car ce n'est pas l'histoire de ce qu'ils ont entendu dire, mais de ces petites histoires qu'ils ont vécues. Parfois le même événement est décrit sous différents angles d'observation.

Une quarantaine de compagnons ont été attestés résistants par le général Descour, dans les textes parus dans le bulletin, trente compagnons sont cités par les sept rédacteurs, et l'on retrouve de nombreux hommes de passage fuyant le STO. Ce n'est pas l'expérience de quelques chefs, mais celle d'un groupe d'hommes qui s'organise pour résister à l'occupant et au gouvernement de Vichy.

En bas de page, sont apportées quelques précisions pour mieux connaître les lieux, les personnages, pour remettre dans l'ordre ces souvenirs.

Michel Chaudy
Juin 2011

C'est l'histoire de notre communauté que nous ferons revivre, mois après mois, dans cette rubrique.
Chaque rescapé de notre « Belle Aventure » y contera simplement ses joies et ses peines.
Nous les laisserons ici conter leur glorieuse épopée.

SOUVENIRS

**« L'avenir s'approche de nous à pas lent,
Comme un éclair le Présent s'enfuit marquant le temps,
Seul le Passé reste figé
Dans l'éternel immobilisé. »**

Depuis une semaine j'étais installé chez G². . . . , paysan un peu rustre, mais au cœur d'or, lorsque, le 31 décembre³ il m'amène chez un des ses amis pour fêter le Réveillon de la St Sylvestre.

² La ferme de Gabriel GILLES, agriculteur à Montségur sur Lauzon, accueille les compagnons de la Communauté Marcel Barbu de fin 1942 pour quelques uns et jusqu'en 1944. Le 10 juillet 1944 les soldats Allemands investissent la ferme Gilles ; Gabriel GILLES ainsi que 2 réfractaires alertés par Gérard, aîné de la famille, s'enfuient dans la campagne. Les Allemands perquisitionnent sans trouver les armes et les toiles de parachutes cachées. Ils interrogent les personnes présentes sans obtenir de renseignements, ils pillent la ferme, maltraitent Gérard avant de l'emmener avec sa mère Lucienne. Ils incendient tous les bâtiments.

Gérard, âgé de 16 ans sera emprisonné à LYON au Fort Montluc, ainsi que sa mère, puis libéré quelques mois plus tard. Lucienne sera déportée au camp de RAVENSBRUCK ; elle survivra à l'enfer concentrationnaire et sera libérée en 1945.

Témoignage de Raymonde d'ISERNIA âgée de 11 ans en 1944, qui séjournait à la ferme Gilles avec sa mère et était présente lors de l'arrestation

Au vieux clocher les douze coups de minuit s'égrènent et les cloches à pleines volées annoncent le Nouvel An. Dans un seul élan, les mains se tendent, tous s'embrassent, les vœux fusent de tous côtés. Nous trinquons à la santé des amis absents, à celle de Barbu, libéré des camps de St Sulpice⁴, et presque dans un silence religieux, nous buvons à la mémoire de ceux qui ne sont plus et qui pourtant nous sont présents, tous ! D'un seul trait le verre se vide et dans un bruit cristallin, vole en éclats. . . Les souvenirs ? Le passé les a happés de nouveau . . . et la fête continue !

Au petit jour par vent glacial, nous regagnons la ferme, criant notre joie « d'avoir survécu » et notre espoir dans les jours à venir, à tous ceux qui vaquent déjà à leur besogne matinale. Ce n'est pas tous les jours fêtes !

XXXXX

Une neige fine et crissante fait son apparition, nous défrichons les terres, nous coupons des arbres, nous préparons le sol pour la semence. Que la terre est basse ! Je fais connaissance avec les bœufs trapus « aux regards vache » qui ne m'inspirent aucune confiance. Je me lie d'amitié avec le cheval, vieux vétérinaire d'un temps passé qui, au repos, tapait de son sabot usé et plein de fourmis, à chaque minute, et souvent le soir venu me montait le chemin de la ferme.

Brave Gérard, fils de G . . . , petit révolté de 18 ans, te rappelles-tu encore toutes nos disputes, où à chaque instant, il fallait rompre avec la routine des vieux, récupérer chaque parcelle inculte, chaque motte de terre pour la future récolte ? Tu étais très fier, le soir, de montrer à ton père un champ net et bien aligné. Je t'aimais bien, tu étais un grand petit bonhomme qui t'entendais à cultiver la terre ; quelquefois tu étais un peu méchant, mais aussitôt plein de regret et sans rancune.

XXXXX

³ Année 1942

⁴ Camp d'internement dans le Tarn où sont enfermés surtout des communistes

Bonne nouvelle ! Un soir T⁵ . . . nous annonce que Barbu va venir, G . . . tout fier de sa belle cuisine au carrelage neuf, attrape lui-même torchons et brosses, et lave à grande eau, Mme G . . . par contre inspecte ses réserves et prépare une vraie provision de pâtisserie.

Tous et tout étaient prêts.

Le grand jour est arrivé ! d'abord un tas de questions sur la vie au Camp d'internement, et de cette marée de paroles, comme de puissants phares dans la nuit, émergeaient ; « Communauté », l'enfant chéri de Barbu ; « Communisme », montrant dans une lumière crue des hommes nouveaux inconnus à Barbu jusqu'à présent ; un nom, tantôt « Marcel », tantôt « Mermoz », bibliothécaire à St Sulpice, un homme de trempe, un vrai dans son genre ; résistance passive à outrance, préparation de l'exode de ses compagnons de l'usine à la campagne, naissance du futur et premier maquis.

Barbu parti, les échos me parvinrent : « Quel homme, quel optimisme, quel idéaliste, mais aussi quel bavard ! On ne s'ennuie pas avec lui ».

XXXXX

Puis la vie de tous les jours reprend !

A pleine fourches le fumier est répandu : il faut préparer les terres, il faut semer, faire vite.

La radio de Londres se fait pesante, donne tous les jours de nouvelles instructions « recensement des partisans, du matériel roulant, des locaux vacants, des vivres disponibles, choisir les terrains d'atterrissage, dépister les collaborateurs, protéger les réfractaires. . . » Et le ciel politique s'obscurcit de plus en plus.

Une propagande subtile se fait partout : doute dans une aide américaine, doute de l'attitude de l'Angleterre. Les patriotes se

⁵ TENA Amédée, responsable d'un maquis en Drôme sud

sentent surveillés et épiés . . . mais rien ne peut les arrêter dans leurs préparatifs. J'ai eu moi-même la visite des gendarmes.

Tout allait bien . . . Ils ont compris !

XXXXX

Les paysans se moquent de moi à cause de mes souliers de ville, de mon manteau que je garde en travaillant aux champs. Cela ne s'est jamais vu ! Ils me prennent pour un de la Gestapo, pour un Alsacien. Personne n'était sûr que j'adore véritablement la campagne, et pourtant tous étaient gentils avec moi et à part quelques-uns, tous m'étaient sympathiques.

Bientôt ils m'interpellent au travail : « Travailler seul sur le champ, sans s'arrêter pour causer un moment avec ceux qui passent, cela non plus ne s'est mais vu !

Les champs sont prêts pour recevoir la semence.

T. et C. et bien d'autres amis aussi sont prêt . . .

Mme G . . . trouvera toujours à manger pour ceux qui passeront . . .

Un lourd orage se prépare à Valence.

EXODE : PRINTEMPS 1943

Combien sont venus en villégiature à Montségur, dix ou quinze ? Peu importe le nombre ? Tous ont préféré quitter les leurs, faire fi aux menaces de l'occupant au lieu de grossir le troupeau d'esclaves des S.T.O. C'étaient des hommes libres qui voulaient rester libres.

C'est notre ami Matras⁶, amenant les enfants de M. Barbu qui fit le premier son apparition. Se souvient-il encore de son premier travail au champ : semer les pois ? Malgré nos efforts notre outil ressemblait à une sauterelle furieuse qui à chaque instant essayait de nous échapper. Le soir venu, nous n'étions pas très fiers de nos raies tortueuses malgré notre application.

⁶ Georges MATRAS - Qui deviendra le 3^{ème} chef de la communauté Boimondau

Courtial⁷, courageux et décidé, dès son débarquement, gagna son premier déjeuner en m'aidant à couper de gros troncs de chênes.

Deloche⁸, l'éternel courant d'air, fit la navette entre Valence et Montségur⁹, déplacements nécessaires à la bonne marche au ralenti de l'usine.

Vey¹⁰, placé chez un des parents de notre hôte, fut regretté par son patron après son départ à cause de son zèle et son habileté.

Busseuil¹¹, notre boxeur, donne des leçons de boxe aux garçonnets de son patron dans une belle ferme où la bonne chair régnait en maîtresse.

Notre Sympathique Roger Thomas, timide à l'extrême, fit des ravages involontairement . . . Mais son cœur était déjà pris, et sa nostalgie ne lui permit pas de voir le beau sourire de ses voisines.

Terrasse¹², cette perche dans les champs, eut bien du mal à planter des carottes.

Et notre ami Plent¹³, un costaud et un sportif, fut placé dans une ferme voisine.

Quand aux autres, je n'ai entendu que des louanges. Ils étaient tous bien considérés, travailleurs, et se tenaient bien. Un seul ne donna pas entière satisfaction mais il devait nous quitter à notre retour, pour un emploi de tout repos dans l'administration militaire.

⁷ Marcel COURTIAL

⁸ Fernand DELOCHE

⁹ Monségur sur Lauzon - Village du sud de la Drôme

¹⁰ Germain VEY

¹¹ Georges BUSSEUIL

¹² Jean TERRASSE

¹³ Gabriel PLENT

Puis je fus seul dans ce coin ravissant de la Drôme. Tous avaient rejoint Valence, Les uns pour installer des ateliers clandestins, les autres pour meubler une ferme qui devait servir au seul contre-effort, et qui fut la retraite de l'avant-garde de la résistance, vrai creuset d'hommes libres, qui sont restés libres envers et contre tous.

Sur les montagnes règne la liberté . . . !

TONY¹⁴

¹⁴ De son vrai nom : Antoine SCHRANTZ. Alsacien ayant fui les Allemands, a trouvé refuge auprès de son beau-frère : Marcel BARBU

VERS LE PARADIS DES HOMMES LIBRES

Ciel plein d'étoiles, il fera beau demain... La crise de sciatique est finie, ma patte ne me fait plus mal... Le camion, de bonne heure... C'est tout ? Veau, vache et... pourquoi ne mettrions-nous pas tout ?...

A qui donc parle mon patron ? A tous et à personne. Il engage une vive conversation avec lui-même, il discute tous les inconvénients et se donne les répliques. Tout à coup, il s'adresse à sa femme : « Les gendarmes ! » Je n'en ai pas peur : je m'en f...

J'écoute ce monologue qui a toute mon attention et je comprends qu'il s'agit d'une virée à notre ferme de Mourras. Depuis un mois j'attends cette occasion de faire ce trajet sans emprunter le car, ni le chemin de fer. Le moment est venu... Je partirai demain...

Les premiers effets de surprise passés, la conversation redevient générale.

Pendant que je prépare mon « carton », Mme G... s'occupe de mon casse-croûte, un petit dîner pour dix !

Tout est prêt, le moteur du camion tourne au ralenti, mais mon G... manque. Je le trouve en chemise, affalé sur son lit en pleine crise de sciatique. Sans hésiter je change les dates de mon sauf-conduit, je rectifie l'autorisation pour le transport.

Je fais mes adieux... Le camion démarre... un dernier signe à ma patronne et à ses deux fils, signe qui veut leur dire toute ma gratitude envers eux qui m'ont traité comme un des leurs.

Nous roulons le long des champs inondés des premiers rayons du soleil. Les jeunes pousses touffues promettent une bonne récolte. J'en suis très content.

Montélimar : deux gendarmes nous font signe d'arrêter. Non loin quelques Fritz font les cent pas... « Vos papiers ! ». Le chauffeur s'exécute sans hésiter... « Mais c'est un faux ! Qui a écrit cette

rectification ? » Hurle le plus jeune des gendarmes. Le conducteur commence à bégayer. Il n'est pas au courant de la falsification, pourtant nous pensons qu'il est dans le coup ! Il ne sait que répondre et me regarde. J'interviens : « C'est le Maire », et pour donner plus d'appui, j'ajoute : « C'est moi qui l'ai fait signer... » Il passe l'autorisation à son collègue plus âgé, qui inspecte le chargement.

« ... Et ce jeune homme ? — (c'est un ouvrier du conducteur) - ses papiers ? « Il n'en a pas ». « Voyager sans carte d'identité est interdit. Je l'arrête » Il semble que ce jeune gendarme veut, à tout prix, gagner un galon. Je lui réplique : « Il n'a que dix-sept ans. Il ne le savait pas quand il est parti... » — Bon ! — Ce mot fut jeté comme un os à un chien galeux.

C'est à mon tour. Je lui passe ma carte et mon sauf-conduit rectifié : « Mais vous êtes... Ça par exemple ! Le sauf-conduit n'est pas visé par la gendarmerie ? » Je lui dis : « C'est le maire lui-même qui l'a signé, regardez l'écriture, c'est la même que sur... » — « Vous, je vous arrête, je ne peux vous laissez passer ! » Cette fois je voyais déjà les Fritz se réjouir. Je tire ma feuille de démobilisation de la Légion Etrangère, en lui disant : « C'était pour défendre la France, pour la bonne cause. Vous êtes Français, vous me comprenez ?... »

Le vieux gendarme s'approche et insiste avec beaucoup de tact auprès de son jeune collègue pour nous laisser filer. Lui, le vieux, a de suite compris de quelle nature était notre chargement et pourquoi rien n'est en règle.»

Avec grand regret les yeux du jeune nous suivent !...

« Nous avons en de la veine » me dit le conducteur. Et moi, de lui répondre : « Pas de la veine, mais du sang-froid ».

La vie est belle après un coup pareil, et, bercé par le bruit du moteur, en toute sécurité je m'endors...

Un choc sec me lance contre le paravent. C'est Combovin, le petit pont. Je suis content d'avoir bien dormi, d'être tout à fait réveillé... mais sur les visages de mes compagnons je lis une expression

d'effroi. Je suis leur regard : en bon ordre une colonne d'Italiens débouche du village. Pourvu qu'ils...

J'allume une cigarette pour me donner une contenance. Ce n'est pas celle du condamné ! La colonne passe... Elle est passée !

C'est quelques heures après que je fais connaissance d'un tacot, que ceux de la ferme appellent une camionnette... C'est un pousse-pousse au vrai sens du mot. Et hop ! Et hop ! Et je te pousse !... Tous donnent un coup de main. Elle veut bien démarrer. Elle grimpe lentement, très lentement, s'arrêtant souvent pour prendre le souffle et pour finalement déboucher sur le plateau. C'est ça la ferme ? Je suis un peu déçu de ce... paradis ! Mais à la vue du panorama cette impression s'efface vite !

Barbu me souhaite la bienvenue et me présente à un certain Marcel¹⁵, compagnon de Barbu à St Sulpice.

Ce Marcel se rappelle-t-il encore des premières paroles qu'il m'adressait ? « Cela ne fait rien, tu peux me tutoyer ! ».

... Une poignée de mains : celle qui engage, avec laquelle on compte, et sur laquelle on peut compter.

TONY
(Mai 1943)

¹⁵ Marcel MERMOZ arrivé du camp de St SULPICE à la ferme de MOURRAS le 1^{er} avril 1943

ATTACHEZ-LE A MON PIED !...

Parmi les aventures de Mourras on peut en citer une qui fit faire à un des cheveux, ce fut l'aventure qui est arrivée à Guillot.

C'était un jeune homme, 22 ans, réfractaire S.T.O. qui par l'intermédiaire d'un ami de Paris de M. Barbu nous avait rejoint. Il était jardinier de profession. A son arrivée on lui donna aussitôt l'entretien du jardin potager, où vesces, sojas et tomates (sélections J. Brozille¹⁶) essayaient en vain de mûrir. Il avait lié amitié avec un autre camarade, non moins célèbre pour les anciens et qui s'appelait Sépulcre (nom authentique) qui était élève missionnaire à Crest.

Tout marchait mieux dans le meilleur des mondes, lorsqu'un jour nous vîmes arriver le fils Bach¹⁷ de la Résistance qui nous dit, alors que nous étions rassemblés autour de M. Barbu : « Il y a un traître parmi vous. Les services de contrôle des P.T.T. (plutôt que la censure allemande) ont intercepté une lettre qui donne en détail vos positions, effectifs, moyens possédés. Tout le monde se regarde en essayant de fouiller dans les yeux des voisins. Comme il était l'heure du travail, chacun alla à son boulot. Le soir pourtant, tout semblait apaisé. Mais il manquait quelqu'un : Sépulcre. Premier soupçon.

Après la soupe, ceux du Corps-Franc, comme on les appelait, avec J. Brozille comme chef, Tony, Busseuil, Abraham, Goudard, Jardin (mort au combat dans les Alpes), Locolas et moi-même (qui couchions à Baboye à la Mairie du Plateau), entre nous c'était une coterie redoutable, nous allions nous coucher, lorsque M. Barbu nous appela : il fallait sans scandale et sans attirer l'attention des autres gars, arrêter Guillot, c'était lui le traître.

¹⁶ Jules BROZILLE

¹⁷ En réalité il s'agit de Henri Bernard BAC, dans les documents de la Communauté existe les deux orthographes. Henri Bernard BAC, né en 1916 à Valence est le fils de Emile Henri BAC, propriétaire d'une entreprise de menuiserie à Valence, travaillait à la réalisation de charpente pour la Communauté Marcel Barbu. Le père fut arrêté par la Gestapo le 17 juin 1944 à Valence. Il décédera en déportation à Neuengamme le 19 décembre 1944 à 55 ans

Nous allâmes chercher nos armes (eh : il le fallait bien, nous étions des durs !) et nous voilà en route vers le camp retranché des fenières Martin où le gros de la troupe couchait. Pendant tout le long du trajet, chacun reçut une mission.

Voici la fenière avec son premier étage, sa cave, et la petite pièce du rez-de-chaussée. Notre homme couche au premier, qui avec la dénivellation fait rez-de-chaussée. Jules et Busseuil entrant, une main dans la poche. Les habitants sont couchés ou se couchent. Guillot est de ceux-là. « Nous avons besoin de quelques hommes, ce soir » dit Jules en feignant de chercher un volontaire. « Tiens Guillot, si tu veux venir ». Notre homme accepte. Abraham et moi-même sommes justes à l'entrée, c'est la seule issue. Max et Goudard attendent dehors. Notre homme se rhabille, pas assez vite à notre gré, mais personne ne dit mot, il s'agit de ne pas attirer l'attention sur nous. Le voilà prêt, il sort. Aussitôt, la meute est sur lui. Busseuil lui dit : « Haut les mains, laisse-toi fouiller ». Il s'exécute sans rien dire. Toute la petite troupe prend le chemin de la ferme. Il fait nuit noire, du brouillard en plus. On ne voit pas à 20 mètres.

Notre gaillard, les mains en l'air, bien encadré, avec le revolver de Barbu dans les reins, n'en menait pas large. Il nous demanda : « Mais qu'est-ce que j'ai fait, il y a erreur ». Hargneux, nous lui répondons : « Mon pote, ton compte est bon ». Nous marchons, lorsque tout à coup nous nous retrouvons dans les champs labourés, contre une haie. Nous nous étions perdus. Nous trouvons notre route après une petite discussion de 20 minutes, pour savoir qui avait raison. Nous voilà à la ferme.

M. Barbu et M. Mermoz sont là qui nous attendent, avec une grosse lampe électrique, et Mermoz nous dit : « Allez, direction Badoye ». Je ne sais ce qui se passe dans la cervelle de notre homme, mais ce sont des lamentations, des pleurs, des demandes de protection à M. Barbu. Busseuil, Locolas et moi, nous l'empoignons en lui donnant le conseil de se taire, sinon gare à lui. Nous voilà à Badoye, repaire du Corps-Franc. Nous entrons : une petite pièce de 3 m. sur 2 m, dont le toit en pente nous oblige à nous courber. C'est là que nous couchons, sur le foin, un peu sale, poussiéreux, mais bien mieux que sur le sol même. Guillot et ses geôliers s'asseyent, la forte lampe électrique

braquée sur la tête du coupable, c'est tout de même un peu sinistre. M. Barbu et Mermoz commencent l'interrogatoire, qui n'apprend rien, si ce n'est qu'il a écrit à un copain. Il explique un peu, un tout petit peu ce qu'il fait, nous dit-il. Ensuite interrogatoire sur la disparition de Sépulcre. Il ne sait rien. Pour ma part, les choses sont nettes, c'est une bande à la solde des Allemands. Coïncidence, c'est Sépulcre qui était descendu au village de Combovin pour aller à la messe qui a mis la lettre. Enfin, après une bonne heure de questions posées dans tous les sens, nous décidons de garder Guillot à vue. Un des nôtres descendra à Valence pour mettre M. Sauron au courant et lui se chargera de l'enquête. Notre villa de Badoye n'ayant pas de porte il va falloir que chacun à notre tour nous gardions le prisonnier. Mais notre camarade Busseuil, toujours à l'avant-garde d'une innovation, nous dit : « On va aller chercher une chaîne à Mourras et on l'attachera, ce sera plus sûr ». Alex va chercher une chaîne qui sert aux bœufs à tirer la charrue, il a un cadenas gros comme la serrure d'une porte d'église. M. Barbu et Mermoz regagnent Mourras ; à nous de nous organiser.

On attache la jambe de Guillot avec la chaîne, bien serrée et cadénassée pour qu'elle ne glisse pas, et l'on passe l'autre bout de chaîne entre le toit et une poutre, on tire le bout. Mais où l'attacher ? Notre Bubu¹⁸, plein de bonne volonté, nous dit : « Attachez-le à mon pied, il ne partira pas sans que je m'en aperçoive ». Mais ce qu'il n'avait pas pensé, c'est que la chaîne était trop courte pour faire cette courbe et obligeait le prisonnier et le gardien à lever tour à tour la jambe attachée. Ce ne fut pas tout. Voilà que notre homme prend envie d'aller faire ses petits besoins. On détache Busseuil et on le mène dehors. Tout se passe bien ; tout le monde se recouche. On recommence à dormir. Mais, cette fois, c'est l'ami Busseuil qui prend envie à son tour ! Le même manège continue six fois dans la nuit, si bien que notre Bubu ne dort pas, notre prisonnier non plus, et nous tous très peu !...

Vous pouvez me croire, il ne se proposa pas pour se faire attacher la jambe, la nuit suivante !

¹⁸ Georges Busseuil

Il nous a fallu trois jours pour savoir la vérité : si, oui ou non, il appartenait à la Milice. Il se révèle que Sépulcre était retourné voir ses frères à Crest (il reparut peu après). Quant à Guillot, il avait agi sans discernement.

Il en fut quitte pour nous quitter, tout de suite après, pour tout jugement... Mais il avait eu chaud !...

COURTIAL

LES CHATEAUX DE LA FORET

Des bruits alarmants circulent à Valence. L'écho nous en parvient à la ferme. « Ils » vont venir !... La situation demande de prévoir toute éventualité... Une « visite de politesse », une « réception de bienvenue », peut-être même « un feu de camp », tout est possible.

Les braves gendarmes, les Miliciens zélés, les occupants philanthropes, tous connaissent notre nid aux contreforts du Vercors. Sur le plateau nous sommes ; sur le plateau nous resterons ! De là est née l'idée de préparer une retraite en cas de « fête foraine ». Deux conditions restent essentielles : disparaître, mais rester quand même, devenir invisible, mais voir. Une seule solution : la forêt. Un beau matin, deux équipes se mettent en route : les Blédards et les Aubergistes.

Dans le fourré, près de la crête, dans le feuillage, à contre-pente, à une demi-heure de la ferme, une animation inaccoutumée règne. Les arbres tombent, les branches craquent, le bruit des outils remplit la forêt d'une symphonie inconnue... Le travail avance. Deux cabanes sont à construire. Et comment ? Les fils de fer remplacent les clous introuvables, les murs sont en branches tressées et les paquets de buis, en guise de tuiles, couvrent le tout.

L'inauguration n'a pas lieu. C'est le ciel qui s'en charge. Un beau feu d'artifice s'allume, les éclairs sillonnent le firmament et à pleins seaux, sous l'acclamation du tonnerre, le baptême est donné. Le sol de nos baraques n'est qu'une piscine, l'eau courante est dans toutes les pièces.

Nous sommes tous d'accord pour penser qu'il y a quelque chose d'anormal. La construction a un petit défaut. Ce sont certainement les tuiles en buis qui ne sont pas bien recuites et laissent passer l'eau. A qui la faute ? Aux Blédards ? Dans le désert on couvre encore plus légèrement. Mais voilà... il n'y pleut jamais !

Aux Aubergistes ? Ils trouvent toujours un petit chalet le soir, chalet construit pour des générations. Ils n'ont pas besoin d'apprendre le métier de bâtisseur.

Il faut être réellement enthousiasmé et possédé par un idéal pour croire que nos « châteaux de fortune » puissent offrir un refuge... Et pourtant ! Un jour, en grand secret, une traction apporte un chargement spécial à la ferme. Je suis convoqué ; quelques questions sur la « puériculture », un ordre, et... le lendemain, quand tous sont au champ, une calèche tirée par notre cheval le vieux Ratou, et poussée par Barbu, Mermoz et moi, se met en route sur un chemin presque impossible vers le bois. Pauvre Ratou, tu donnes tout ce qui te reste de force dans les brancards, mais à un certain moment, tu n'en peux plus, et malgré nos cris et nos coups il faudrait te porter pour que tu avances encore d'un seul pas ! En un clin d'œil, tout le chargement est dissimulé dans un fourré au bord du chemin. La nuit descend, dans la pénombre je vois s'éloigner la calèche, et bientôt même le bruit des sabots s'éteint. Je me sens très seul. L'ermite, homme des bois, prend possession de son domaine.

Dans le ciel tout est calme, aucun ronflement de moteur ne trouble la sérénité de la nuit. Seule une chouette fait entendre son cri ; dans l'herbe, un bruissement : une bête qui va à la chasse nocturne. Le moment est venu. Pendant la plus grande partie de la nuit, je transporte, j'installe, je range, je couvre... Au point du jour, je regarde mon « lit » de foin surélevé et je constate avec satisfaction que la baraque a repris son aspect paisible et pacifique. Fatigué, je m'allonge, un bon « briquet » chargé à portée de la main, prêt à toute éventualité.

Dès le matin, je commence à soigner, nettoyer mes « enfants » bien rouillés et encrassés par l'inaction.

Chaque soir, je regarde dans la vallée, là, où se trouve la ferme, jusqu'à ce que la nuit m'appelle au repos.

Et oui, je les soigne bien mes « enfants ». Ils sont bien entretenus pour être prêts à tous les services. Tous ceux à qui je les confierai peuvent avoir une confiance aveugle en eux.

C'est là ma joie, ma récompense.

TONY

EXODE ? NON, STRATEGIE

Vingt heures. Nous avons déjà regagné nos cantonnements; après s'être raconté les petits détails et les anecdotes de la journée, chacun se préparait au sommeil bienfaiteur.

Soudain Job (notre responsable de groupe) fait une entrée bruyante et nous donne l'ordre de plier bagages. Comme bien entendu, pour ne pas faire exception à l'esprit français : tout le monde râle et se hâte.

Après avoir récupéré armes et bagages, notre petit groupe rejoint la ferme. Par petits groupes les camarades arrivent et chacun essaye de récupérer ce qui peut lui parvenir. De son côté Matras, dans sa fonction d'intendant avait récupéré un peu de vin.

Mais au fait, pourquoi ce remue-ménage ? Un œil indiscret pourrait croire à un exode, mais non pas du tout. A l'image du génie militaire de 39, nous aussi, nous avons des replis stratégiques. Par notre agence de renseignements, des forces de police devant venir à nous nous avaient été signalées. Et ma foi, il était plus prudent de se replier et d'avoir avec le jour une situation plus claire.

Le camion enfin prêt, nous embarquons. Nous nous entassons comme nous pouvons; les cahots de la route feront le reste. Le camion était piloté par Mottet. Peut-être sa connaissance de la région ou la peur de se trouver nez à nez avec les flics... il nous donne un aperçu du confort des chemins de montagne.

Enfin malgré cela, nous arrivons sans encombre à la Sablière, lieu de notre refuge. Notre première occupation a été de trouver un campement pour le reste de la nuit. Après avoir établi un roulement de garde, chacun se mit en quête de trouver un lit.

Certains eurent des déceptions par la suite (nids de fourmis, etc.) ; à la guerre comme à la guerre.

Timidement, le soleil matinal vient nous réveiller, et aussitôt ce sont les préparatifs du petit déjeuner. Nous avons une déception au cours du voyage, du café a été perdu, mais enfin nous le trouvons excellent, la tranche de pain aussi d'ailleurs. Ah ! où est la soupe de farine brûlée de notre ami Tony ? Elle serait pourtant bonne ce matin.

Ensuite c'est le branle-bas, nous refaisons les sacs et c'est la marche d'approche. Les sacs sont lourds, le soleil brûlant et la soif nous sèchent la gorge. L'heure du repas arrive, et avec l'espoir d'en avoir un meilleur, nous nous partageons notre maigre provision de conserves.

Après cette courte halte, nous continuons notre route et bientôt nous sommes en vue du plateau. Dans le fond de la vallée, nous apercevons la ferme Mottet Dumas. Nous scrutons les environs, et comme rien ne nous apparaît suspect, c'est la descente.

En quelques minutes nous arrivons et ce fut la ruée vers l'eau. Après avoir étanché notre soif, nous repartons, mais de plus en plus anxieux : qu'allons-nous trouver ?

Dans un bouquet de verdure apparaît bientôt la ferme et nous avons hâte de voir nos baraquements. Les voilà, et sur l'un d'eux le drapeau blanc, symbole du calme. Malgré notre fatigue, c'est à qui arrivera le premier.

Nous retrouvons les copains « les sacrifiés », comme l'avait dit l'ami Jules au moment du départ. Notre joie déborde et nous l'exprimons par des poignées de mains et des bourrades, heureux que ce ne fût qu'une fausse alerte.

Un repas de consistance nous attendait, et bientôt nous rejoignons nos cantonnements harassés, mais heureux de nous retrouver au milieu de tous, et dans notre cadre familial.

NICOLAS

LA MORT RODE AUTOUR...

On s'habitue à tout, et relativement très vite, quand on y voit un but. Etre seul dans un bois me semble tout naturel, on y prend goût. Les oiseaux se chargent de mon réveil, les nuits fraîches me font désirer mon gîte.

La situation me commande d'être prudent, d'être sur mes gardes. Chaque matin, j'inspecte tout l'alentour et chaque nuit, avant de m'étendre, j'écoute les bruits pour en identifier l'origine et la cause. Et Dieu sait s'il y a des bruits dans la forêt, quand la nature dort, et comme ils sont différents les uns des autres.

Un coup de vent peut transformer un refuge en un poste en alerte. Ici le bruit sec d'une branche morte qui tombe, là le frottement des feuilles contre un tronc d'arbre. C'est le moment où tout jase dans la forêt, les cimes des arbres se penchent les unes vers les autres comme de vieilles commères, et ça jase et ça murmure; ça raconte les histoires apportées par la bise. D'un coup d'aile sec un oiseau quitte son nid, s'enfuit dans la nuit. D'un vol silencieux un hibou glisse comme un fantôme parmi les arbres en poussant de temps en temps un cri strident et lugubre, d'autres bêtes rampent parmi les feuilles mortes. Je rêve au clair de lune en sculptant une petite croix...

Est-ce que j'ai bien entendu ?... le geste de la main s'arrête net dans son élan... il me semble percevoir un bruit insolite, je prête l'oreille, je m'assure de mon « briquet » chargé... j'écoute encore... tape, tape... tape... tape... c'est bien le pas d'un homme que j'entends, un pas qui vient du sentier, un pas qui se dirige vers moi, et encore tape... tape... suivi d'un long arrêt, et de nouveau tape... tape... A combien de mètres de moi, 15 ou 20... une branche morte s'écrase sous son pas... c'est bien là, à gauche... là, dans ce fourré, dans ce bosquet d'arbres... Qui sait donc ce chemin caché, qui a pu lui dire que c'est là... ? Le halo de la lune jette des ombres confuses partout, on dirait que tout vit, tout bouge sous la touche légère de la brise... Tape... tape... c'est à 10 mètres à peine, il me semble apercevoir l'ombre... là sous les sapins, et pour sûr une branche a nettement bougé.

Cette fois plus de doute ; je saisis mon « briquet » et je rampe hors de la hutte... attaquer, surprendre vaut mieux qu'être pris au gîte... à plat ventre j'avance vers mon visiteur nocturne... tape, tape... tape, tape, les ombres bougent, les pas vont au-devant de moi...

Un silence règne, tous mes muscles sont tendus, il me semble entendre battre mon cœur et... rien ne bouge plus...

A-t-il entendu ? Je me reproche d'être avancé sous les branches où à chaque mouvement un bruit insolite trahit ma présence... Tout à coup à six mètres de moi une ombre se dresse, d'un seul bond quitte sa cachette. Inondés par la lumière de la lune, deux grands yeux pleins d'étonnement me fixent, et comme emporté par un coup de vent... il dévale vers le fourré. Sous ses pas les branches craquent, la poussière

forme de petits nuages... Un cri de surprise... un juron mal étouffé, tous mes nerfs se détendent... Ce troubleur de la nuit n'est qu'un grand lièvre en patrouille, très pacifique, effrayé par ma présence, il détale en agitant son petit « drapeau blanc » et disparaît...

Si j'avais su à l'avance, n'est-ce pas ?...
Mais on ne sait jamais... !

TONY

RACCOURCI LEMERCIER

Cela faisait deux jours que j'étais à Mourras et la veille du 1^{er} mai 1943. J'arrivais de l'enclave du Vaucluse, où j'avais passé quelques deux mois dans une ferme, non loin de Vey, de Busseuil, de Mandon¹⁹ et de Tony. Ceux qui à cette époque ont fêté le 1^{er} mai, se rappelleront de plusieurs choses. D'abord la montée avec le camion sous la pluie, pour beaucoup c'était la première fois qu'ils faisaient la connaissance du Plateau. Ils ne virent pas grand'chose du paysage, pourtant beau, nul ne me contredira, même pas les plus anti-Mourrassiens, car lorsqu'on monte par la route en voiture, on a une vue splendide sur la vallée du Rhône, toute la plaine de La Voulte jusqu'à Romans s'étend en arc de cercle sous les yeux. Mais ce 31 avril 1943, rien de ce paysage féérique, il n'y avait que boue, pluie et surtout brouillard, un de ces brouillards comme il n'en existe que sur le plateau, où à vingt mètres on a perdu déjà les lumières et les chemins. Pourtant malgré cela, Mourras était en fête. Nos compagnes nous avaient rejoints, pour les futurs mariés les fiancées étaient là, pour quelques-uns seulement (toujours les mêmes) une lettre et un petit colis de la maman. Chacun à montrer à sa chacune le réfectoire, la cuisine, l'étable, les fenières, le potager avec ses tomates grosses comme des billes à notre ami Jules. On fait connaissance avec M. Mermoz, le chef des terres (le maire du plateau, disait-on à cette époque). Quelques copains avec leur impatience habituelle et devant cet afflux de gens de ville s'étaient retirés dans un coin du réfectoire pour jouer à la belote. Notre ami Job, lui, était descendu à Combovin pour voir l'arrivée des compagnes. N'étant pas remonté à la nuit

¹⁹ Guy MANDON

tombante, une équipe de volontaires comprenant Jules, Fabre²⁰ de Valréas, M. Lemerrier, prirent la résolution de partir à la rencontre de Job qui devait peiner, car dans le brouillard et la nuit, c'était si facile de se tromper de chemin. Ils descendirent sans inconvénient jusqu'à Combovin. Ils ne trouvèrent pas de Job. Après avoir bu un petit verre chez Mme Lagriffe²¹, ils prirent le chemin du retour.

Chemin faisant, tout en discutant de pluie et brouillard, M. Lemerrier²² proposa à ses compères un raccourci que personne n'avait jusqu'alors utilisé. Il faisait maintenant nuit noire et il fallait se tenir la main pour ne pas perdre les copains. Lemerrier en tête comme il se doit, un bon guide prend toujours la tête, et les voilà embarqués à travers des taillis qu'il faut traverser en se mouillant, des rochers à sauter, des trous, des bosses (ah ! ça, il n'en manque pas dans le pays). Enfin voilà le raccourci.

Pendant ce temps, une deuxième caravane se préparait à Mourras qui comprenait M. Barbu, Matras, Laurent, Guillaume, Pons²³, moi-même. Je ne me rappelle guère des noms, si j'en oublie, ils m'excuseront. Pons portait une grosse lampe électrique, moi une trompette. Ceux du temps du Maquis se rappelleront de celle qui sonnait allègement le réveil, la soupe ou la reprise du travail. M. Barbu et nous, partions sur le chemin de Badoye en faisant des ohés ! à prendre des extinctions de voix, pourtant Pompon était premier ténor à la chorale, moi, suivant le groupe, je soufflais dans la trompette à me rompre les veines du cou. Au bout du plateau, sans réponse, nous nous sommes décidés à rentrer. Et c'est en faisant un tapage avec nos voix et la trompette que nous sommes arrivés sans les manquants à Mourras.

Il était bien quatre heures du matin, lorsque nous voyons entrer Fabre, Jules Brozille et notre guide Maurice Lemerrier, mouillés,

²⁰ Jean FABRE

²¹ Mademoiselle Germaine LAGRIFFE qui tenait le café de Combovin, victime du bombardement du 22 juin 1944.

²² Maurice LEMERCIER de Besançon, il deviendra le premier chef de la Communauté Le Bélier

²³ Jean PONS

transis, les deux premiers riant à se fendre l'âme. Notre guide assez réservé (comme tout Bisontin qui se respecte). Ils nous racontèrent leurs exploits.

Ils étaient montés par les rochers abrupts que l'on voit plus au sud lorsqu'on suit le raccourci (le vrai) de Badoye, juste à la hauteur de la ferme Mourras, quelque chose comme 15 à 20 mètres de droit comme un I. Le lendemain j'allais avec la compagnie repérer la sortie du raccourci qu'ils avaient marquée par un mouchoir. Lemercier, lui-même, en était étourdi, Fabre et Jules me dirent : « S'il fallait le refaire, même en plein jour, on ne le referait pas ».

Lorsque vous irez à la ferme, prenez le temps de monter jusque sur les crêtes, du dessus vous aurez certes, une belle vue, surtout s'il fait beau, mais réfléchissez quel a dû être le courage et l'endurance sportive des pionniers du raccourci Lemercier, qui, à huit heures du soir, sous la pluie et dans le brouillard en inauguraient un passage que nul depuis a voulu reprendre.

COURTIAL.

MAI 1943 CETTE EAU PURE ET FRAICHE...

Ainsi commence toute histoire... il était une fois, une ferme dans laquelle l'eau de la citerne était insuffisante pour abreuver un troupeau de moutons et quelques bêtes à cornes pendant la saison de la grande sécheresse.

Dans la nuit, les plaintes des bêtes semblent implorer le ciel pour qu'il leur en donne, les hommes y rêvent à cette eau pure et fraîche. Ce que le ciel leur refuse, les hommes décident de le leur procurer.

Bientôt, nous voyons des « sorciers » arpentant en long et en large, « tout alentour », et leurs pas se dirigent chaque fois vers un même endroit précis. Là, la branche se tord comme une anguille autour du bras, là la pendulette bat à grands coups, à coups énergiques presque à renverser mon brave type l'eau est là, là-dessous, mais « ce dessous » reste un inconnu, 12 à 15 mètres au maximum et quelle eau !

Le trou est ébauché, ça avance à coups de pelle, à coups de pioche... on s'enfoncé, c'est la bonne terre sableuse de la France.

Huit jours au maximum !!... L'eau jaillira... on s'occupe de l'emplacement du réservoir, on voit déjà le plateau inondé, comme la vallée du Nil, et quelle récolte, quels troupeaux...

Et, oh bonheur ! Voilà que dès le lendemain de mon arrivée à la ferme je suis désigné, avec mon ami Courtial, d'en finir avec cette source, ce puits, ces quelques mètres de terre à enlever, ces quelques mètres !

Nous descendons dans le trou, nous enlevons quelques centimètres de cette bonne terre et nous nous trouvons sur une belle dalle de pierre, nous grattons les fentes, comme la manucure les ongles d'une belle dame. Hélas ! ce ne sont que les veines d'une roche dont les saillies ressemblent aux têtes des titans réunie pour défendre l'entrée de l'Enfer.

A coups de masse, à coups de burin nous nous attaquons à ces faces hideuses et le fracas d'un bloc tombant nous parvient comme un rire moqueur ; dans l'excavation même un autre roc nous salue de sa grimace. En ce moment le quart de rouge supplémentaire est préférable à l'eau pure et fraîche qui coule à quelques mètres seulement sous nos pieds !... Le travail est dur le ciel a pitié de nous et un beau jour il vide toutes ses réserves sur notre paradis

La guerre contre les mauvaises herbes nous dispense de jouer à la taupe, l'or du blé nous fait totalement oublier ce trou du diable.

D'autres devaient reprendre ce puits, c'étaient des professionnels, ils ont préféré laisser leurs outils et filer en douce.

L'hiver est venu, il a recouvert de son manteau blanc cette blessure, et notre voisin, plein de prévoyance, a emporté le treuil. On ne peut pas dire qu'ici se trouve un trou plein de promesses, un sinistre tombeau où tant de sueur a coulé.

Au printemps suivant, de nouveau, je me trouve devant ce puits, et, oh miracle ! il y a de l'eau, une flaque d'eau sale et saumâtre provenant probablement de la fonte de la dernière neige, et j'ai l'impression qu'au milieu des rocs, titans grimaçants, cette flaque d'eau elle me regarde comme l'œil sinistre de Caïn dans le tombeau !

D'autres printemps ont fleuri les prés... le feu a passé par là..., une ferme neuve s'élève, j'en admire la nouvelle citerne pleine d'eau, je regarde le trou borgne du puits presque comblé par la terre apportée par les pluies, et sur cette bonne terre sableuse de la France une main invisible a semé des fleurs gardées par les hautes touffes d'herbes, et sur les tendres pétales brillent la rosée en goutte d'eau pure comme les larmes versées par un paradis perdu.

L'eau est là, j'en suis sûr, seulement à quelques mètres sous terre, une eau fraîche et pure. Il y a un trésor caché dans notre ferme il est là, là qui vient le chercher ?

Un cauchemar est fini... un rêve commence !

Un jour ! Un jour, peut-être, dans les roches de Badoye ou dans l'ombre de Chalamet une autre source jaillira dont les flots de paroles, pleines d'expérience, pleines de préceptes, pleines de sentiment rouleront vers les pays et à leur vérité pure, à leur action fraîche une humanité fatiguée et déçue se désaltérera.

Et emporté par les flots l'écho d'un chant aigre, d'une fraternité durable répétera à tous les hommes de bonne volonté : « Aimez-vous les uns les autres ».

Est-ce à ce moment-là seulement que nos notables aux cheveux blancs se rappelleront du puits borgne et réaliseront un rêve longtemps chéri, de donner à ce plateau de Mourras ce qui lui est de première nécessité : de l'eau pure et fraîche.

TONY

DIX SUR VINGT

C'était une journée comme aujourd'hui, un soleil de plomb, un temps idéal pour se mettre à l'ombre.

Je suis bien dans les papiers de Barbu et de Mermoz, et pour cause.. ! C'est un honneur, un grand honneur ! Etre désigné, l'autre jour, au dérochement dans le puits et, aujourd'hui... à l'excavation de la fosse au fumier. J'ai de la chance... Le travail consiste seulement à enlever un petit carré de 4 sur 8 mètres et de 2 mètres de profondeur. Un travail de tout repos, une occupation plutôt..., du vrai gâteau ! Pour combler ma joie, trois intellectuels, réfugiés chez nous, de véritables spécialistes pour une telle distraction me sont adjoints. Avec une telle équipe, je suis paré devant toute éventualité... je n'ai qu'à regarder et de temps en temps, freiner leur zèle pour qu'ils ne me défoncent pas le globe et sortent de l'autre côté de la terre..., car ce serait toute une histoire pour les avoir après.

En route ! Nous cherchons les outils. Une brouette, des pelles, des pioches, des barres de fer, des masses, etc... un cordon. De la façon dont ils soupèsent les outils, j'ai de suite compris. Heureusement, le choix n'est pas grand ; certes, tous auraient préféré porter le cordon, non pas à cause de sa longueur, mais uniquement à cause de son poids ! Oh, ils l'auraient bien coupé en morceaux pour que chacun puisse traîner son bout de ficelle, en laissant tout le reste.

Ils enlèvent leur veste, retroussent leurs manches et nous commençons. Carré par carré, le gazon est enlevé, ça, c'est du gâteau ! Mais.... mais après, ce ne sont que des roches, des dalles unies, soudées par une forge d'enfer sur lesquelles rien n'a plus de prise. Les burins, les masses, les barres de fer entrent en action... Morceau par morceau, les blocs sont disloqués et ça avance.... si lentement que c'est à désespérer, et pourtant, ce n'est pas la lenteur qui fait mon désespoir, c'est plutôt leur « habileté », leur « chic de s'y prendre ».

Celui qui manie la masse, tremble à la pensée de pouvoir rater son coup, il tape à petits coups comme le dentiste sur une molaire creuse et... celui qui tient le burin, le tient si maladroitement de peur de se voir écraser la main ! De vrais spécialistes dans leur genre !

Ils enlèvent leur chemise, ça va aller mieux...

Epuisés, affalés sur le bord, ils me regardent faire.

J'ai chaud, la sueur couvre tout mon corps. J'enlève ma veste, j'enlève même ma chemise. Il faut que j'aie vraiment chaud pour travailler torse nu ! De temps à autre, je leur montre comment il faut s'y prendre, je les aide à faire le plus difficile..., mais ils ne peuvent plus, après chaque cinq minutes, ils se reposent. Je les exhorte, je me laisse aller à leur adresser des reproches. A quoi bon ? Ils ne se sentent pas faits, ni destinés à un tel travail. Je ne peux pourtant pas, pour donner plus de poids à mes paroles, les assommer avec la masse ?

C'est à un de ces moments-là que Barbu va vers les feuillées et regarde ces statues écroulées sur la « caillasse »...

Le soir est venu, le « ouf » opère une réaction miraculeuse, tout le monde retrouve ses forces et, dans un clin d'œil, le chantier est vide, les outils sont rangés.

Après une nuit de lourd sommeil, nous entendons le rapport de Mermoz. Sans employer le terme précis, il me traite de

C'est la première fois dans ma vie, à part mon père, qui employait quelquefois la sentence sacrée : « Tu n'es qu'un »

C'était pendant les grandes vacances, où il fallait travailler à la vigne, à la place des loisirs, au lieu de prendre part aux jeux de mes camarades de lycée.

Mais un père a toujours raison, n'est-ce pas ? Et comme excuse en ce temps : j'étais gosse... mais un gosse qui devait trimer comme un ouvrier.

Malgré ma défense, Mermoz me note, pour la journée : dix sur vingt.

Et vous voyez, même après des années, je m'en souviens :

Barbu a vu... Mermoz m'a dit...

Sans rancune,

TONY

QUAND ON EST BIEN, IL FAUT PARTIR

Ma vie s'organise dans le bois. Les trous de ma hutte sont calfeutrés, le toit est à moitié recouvert de papier goudronné. Une cloison sépare l'intérieur en deux. La première me sert d'atelier, de dépôt, de cuisine et de salle à manger, la deuxième, de chambre à coucher, de fumoir et de vestiaire.

C'est dans la deuxième pièce que tous les « meubles » sont truqués, les murs ont des doubles parois, le plancher est creux et tout cela recèle un vrai « attirail de boucherie ». Mon château est un véritable palais de 1 m. 50 de large sur 4 mètres de long, un vrai couloir.

Depuis combien de temps je vis ici ? Le travail avance... pas d'observations ; par contre, je suis souvent énervé quand mes « enfants » ne marchent pas assez silencieusement, ou traînent à la détente, quand leurs tâches de rousseur ne veulent pas disparaître malgré le massage, ou encore quand ils oublient de cracher les noyaux.

Souvent aussi je me fais des reproches parce que j'avance trop lentement... Parce qu'on ne sait jamais... plus vite et pas assez minutieusement frise la négligence... Pas de gaffes... j'en suis responsable... la vie des copains en dépend... Prends ton temps me conseille ma conscience... repose-toi !

Je me jette sur mon lit et j'écoute les rumeurs de la nuit. Tout me semble normal. Le sommeil me gagne peu à peu. D'un seul coup de reins, je me redresse sur mon lit. De très loin, un bruit comme le crissement de pierres me parvient.

Combien sont-ils ? d'où viennent-ils ? que veulent-ils ? qui sont-ils ? Une multitude de questions m'assaille sans que je puisse répondre à une seule. Vite, je réveille un de mes redoutables enfants : « L'Arrosoir ». Je le mets sur pieds, je lui donne de quoi surprendre qui que ce soit.

Ils sont encore loin. Attends ! Le temps est toujours relatif à ce qui nous occupe. Les minutes dans ces moments sont très longues. Déjà, je distingue le bruit de chaque pas. Je pourrais dire l'endroit précis...

Mais qui peut être ce groupe et à cette heure ? Ils sont entrés dans la zone dangereuse... Maintenant ou jamais !

Et voilà. J'entends « La chère Maison », sifflotée par quelques-uns. Ils se font connaître, c'est le signe convenu pour éviter une surprise. J'envoie mon enfant dormir et j'attends...

Un bonsoir, quelques mots et... chacun retrouve le chemin en emmenant quelques-uns de mes enfants... le temps presse !

Je n'ai pas d'yeux pour mon salon en désordre, ni pour mes meubles éventrés. En toute hâte, je bourre un chiffon dans l'ouverture de mon bidon à pétrole et à la clarté de cette veilleuse improvisée, j'essaie de préparer mes derniers outils.

On ne peut jamais savoir !

Dès que j'ai fini, je monte sur mon observatoire. Tout semble calme, à la ferme. De pâles lumières errent de ci et de là. Fausse alerte ! Les galonnés ont décommandé leur visite nocturne. Tant mieux, cela nous évite des frais !

Le lendemain, à mon arrivée à la ferme, je retrouve tout le monde rieur, blagueur. Partout dans les coins, sur les tables, mes enfants dorment, abandonnés, malpropres, quelques-uns même encore « chargés pleins de colère ».

Ils avaient si bonne mine là-haut dans la forêt, ici, il faut s'en occuper de ces enfants terribles.

Le soir venu, je retourne dans mon château pour chercher les derniers éclopés auxquels manque un organe essentiel...

Rien oublié ? Le portail n'est pas fermé. Aucune importance, le vent et la pluie seront maintenant les seuls qui hanteront ce château. J'allonge le pas. Le hibou me crie son adieu, un brouillard épais et froid m'enveloppe, je butte dans les broussailles, je butte dans les tas de pierres, je glisse dans le ravin. A la sortie du bois, une pluie fine m'accueille, me bat la figure et ses gouttes roulent sur mes joues comme des larmes de regret.

TONY

VISITE DES GENDARMES VOLEURS À MOURRAS

Par une superbe après-midi, alors que nous étions tous au travail soit à la cuisine, aux champs ou à la maçonnerie, de violents coups de sifflet vinrent nous rappeler à la réalité. Nous étions hors la loi. Une alerte était sonnée par notre poste de garde qui comme à l'ordinaire avait rempli sa mission.

Une moto, une traction avant et un camion montaient vers nous depuis le transformateur.

Chacun de nous prit la place qui lui était assignée dans son groupe : soit au Pas de Laye, à Chalamet ou aux Fenières Martin. Pour nous : Jules, Max, Léon, Bubu, Johns, le Sapeur, Jardin, c'était Badoye notre poste avancé.

Il fallait faire vite, car sur la route ça ne traînait pas pour admirer le paysage à flanc de montagne qui donne une vue féérique sur la vallée du Rhône. C'est au pas de course que nous rejoignons Tony de garde pour surveiller de près notre prisonnier, Guillot, dont j'ai conté l'aventure par ailleurs. Les sacs furent mis dehors, par précaution. Ils sont toujours prêts. Nous dévalons le sentier qui mène à la route à toute vitesse pour aller chercher les armes qui se trouvent cachées sous un tas de pierres derrière un taillis de buis, pas très loin du sentier.

Les quelques pierres cachant le grand coffre en bois sont vite enlevées. A chacun sa musette de munitions et son arme. Moi j'ai un fusil-mitrailleur, une vieille connaissance, promenée dans l'Est en 1939, et du nord au sud de la France en 1940. Nous remontons aussi vite pour prendre un emplacement de combat. Tout en marchant une belle boîte chargeur est glissée dans son logement, le bipied en position, arme prête à tirer. Nous recherchons un emplacement pour voir nos assiégeants sans être vus, mais les arbres et surtout les bosses et les creux du terrain nous empêchent d'avoir un champ de tir très vaste et surtout une vue sur les événements se produisant à Mourras.

Tony, fidèle à son poste, les yeux fixés sur son prisonnier, les lèvres pincées, un revolver à la main, attend lui aussi avec impatience.

Nous entendons d'abord les autos qui passent et se dirigent vers notre camp. A un endroit découvert nous voyons la moto, la traction avant et... un panier à salade bondé de gendarmes.

Il avait été prévu qu'en cas d'alerte seuls les « vieux » c'est-à-dire les plus de trente ans resteraient à la ferme pour faire voir que les habitations et aménagements installés n'étaient pas pour un seul et paisible fermier. En l'occurrence, Pons, Guillaume, Laurier²⁴, Dumas, Lavergne²⁵ et Francis continueraient à travailler. Mme Barbu resterait avec tous les enfants. André et Jacques feraient les agents de transmission pour avertir les postes aux environs de la ferme en cas de besoin.

Des voitures arrivées surgissent de la traction les « huiles » de la maréchaussée, les gendarmes qui se trouvent dans le panier à salade ne sachant pas trop ce que l'on va faire d'eux, n'étant pas trop pressés et enthousiasmés de descendre. Enfin doucement ils descendent, casqués, sanglés avec leur mousqueton soit à la main ou en bandoulière.

Un bel adjudant-chef, très volontaire, vient demander.

- Où est M. Barbu ?
- On ne sait pas, lui fut-il répondu.
- Où est-il ? demande-t-il avec autorité ?
- Il n'est pas là ! pour toute réponse.
- Bien on va perquisitionner. Suivez-nous. Qu'est-ce qu'il y a dans ces baraques ?
- Là, est mon logement avec mes enfants, répond Mme Barbu. L'autre est occupée par les employés qui travaillent ici à la ferme.
- C'est bien grand pour si peu de monde, dit-il, en se grattant la tête.

Puis, avisant Laurier :

²⁴ Louis LAURIER

²⁵ Pierre LAVERGNE

- Montrez-moi vos papiers ! dit-il d'un air courroucé. Notre Louis les lui montre. Et que je retourne et te retourne ces papiers.

Ça va, pour toute réponse.

Pendant ce temps, nos braves pandores par opinion favorable à la résistance ou par peur de représailles de celle-ci s'étaient assis dans le pré, à l'ombre de la haie, près du puits en plein travail de perçage. Quelques-uns avaient quitté leurs armes et leurs casques sortant leur casse-croûte, d'autres leurs cigarettes et tout en contemplant la nature, discutaient par petits groupes. S'ils avaient su ce qui se cachait dans cette nature, leurs appétits auraient certainement été moins bons, car tous les F. M. que les groupes possédaient, plus les fusils, étaient braqués sur eux. Sans perdre une minute, notre zélé adjudant, chef de gendarmerie de Chabeuil, se rend compte des lieux.

Et diable ! il fallait faire un beau rapport, peut-être celui qui ferait monter en grade. D'abord la cuisine où de grandes marmites chauffent. Il faut bien, car les vesces sont dures à cuire !

Et les montrant du doigt.

- Tout ça pour si peu de monde ?
- Oui lui fut-il répondu avec un petit sourire caché.

Pons était à deux doigts de reprendre sa jaunisse, attendant tranquillement dans un coin sombre de la cuisine. Puis ce fut l'inspection des chambres, jusqu'au grenier où des saucisses de bœuf étaient pendues après des bouts de bois comme des lampions un jour de fête, les coffres furent visités. Tiens, du blé ? de la viande salée ? de l'orge, de l'avoine ? C'est vraiment une riche ferme, les hommes qui travaillent ici sont au pays de cocagne a dû penser notre juteux chef. Je vous dirai son nom. C'est un nom très peu utilisé par celui qui le porte. Il s'appelait Pardon. Enfin quand il eût fini son petit tour, n'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait, il décide de repartir bredouille vers des pays plus civilisés. Un ordre, et nos braves cognes furent vite installés dans leurs confortables voitures, non sans avoir demandé à Henriette, la bonne de Mme Barbu, si elle n'avait pas des œufs pour faire une omelette. Naturellement, un non leur fut répondu. Et ils repartirent direction de la plaine, Pardon promettant bien de revenir.

Pendant ce temps, le groupe de Badoye dont j'étais, ne voyant rien, n'ayant aucune nouvelle par André Barbu sur ce qui se passait à la ferme, Jules et moi nous nous décidons, accompagnés par notre F.M. à aller voir. Et nous voilà utilisant au mieux les buissons, les baies, les plis de terrain nous dirigeant vers la ferme. Nous pointons notre tête, nous voyons les véhicules repartir. M. Barbu et Mermoz qui étaient cachés aux premières haies étaient déjà sortis de leur cachette et avaient rejoint Mme Barbu et les « employés de la ferme » pour commenter la visite. Jules et moi nous nous avançons avec le distributeur sous le bras.

M. Barbu en me voyant fronce les sourcils.

Je compris tout de suite que j'avais mis les pieds dans le plat, prévoyant ce qui allait arriver. Je pris une superbe engueulade en croyant bien faire.

Avais-je raison ou tort ? Je n'en sais rien. Suivant les événements j'aurais pu avoir raison. Enfin je ne veux pas discuter sur l'acte. Pour le fait présent j'avais tort. Nous retournons avec Jules à Badoye où les copains nous attendent.

Après avoir remis les armes dans leurs coffres, chacun de nous reprit son travail tout en discutant sur ce grand événement.

Quelques jours après, l'un d'entre nous qui était allé à Combovin annonça que les vélos appartenant aux copains et déposés dans la remise de Mme Lagriffe au nombre d'une dizaine avaient été pris par les gendarmes au retour de leur excursion, et ils les avaient emmenés à la gendarmerie de Chabeuil.

Après avoir rouspété contre cet abus, il fut décidé que l'on enverrait une lettre à l'adjudant-chef Pardon où on le sommerait de rendre les vélos, sans cela on porterait plainte au Procureur de la République contre la gendarmerie voleuse. On n'avait jamais vu ça. Un adjudant-chef de gendarmerie accusé de vol de vélos dans l'exercice de ses fonctions en service commandé. Décidément ce ne serait pas encore de cette fois qu'il aurait de l'avancement. Et qu'ils étaient durs pour

lui ceux qui étaient avec M. Barbu sur le plateau. Moi, de leur visite j'eus une bonne engueulade dont je me rappellerai.

COURTIAL

«UN AMI VIENDRA CE SOIR...»

Toc, toc, toc., toc, toc, toc., toc, toc, toc., ici.. Londres !
Quelle foule de significations avait ces neuf coups pour ceux qui les écoutaient !

Pour les uns, c'était l'ami qui frappe à la porte. L'invisible visiteur apportait l'espoir dans la lutte pour la liberté, le courage et la ténacité contre le torrent de mensonges, un témoignage d'amitié et quelquefois l'avertissement d'un danger pour un frère d'arme.

Pour les autres, par contre, c'était le roulement lent et ponctué du tambour de peloton, c'était la mort qui fixe le rendez-vous en les avisant que l'heure du châtiment approche...

Chaque jour, les initiés de Valence et de Mourras, l'oreille collée au poste, écoutaient la suite plus ou moins longue des messages dont chacun signifiait un parachutage quelque part en France, pour y capter celui convenu par nous avec la résistance.

Vous en connaissez tous selon votre situation, votre entourage, votre amour du risque aussi selon votre dextérité pour choisir un poste émetteur...

« Le renard mangera les raisins... L'ami apportera les cerises ce soir... Ida sera au rendez-vous... La Comtesse de Ségur... etc. »

Un soir, Valence nous prévient que notre message est dans la série. En toute hâte les préparatifs sont faits.

Tout le monde est affairé. Les uns transportent les accus, les autres vérifient les ampoules, d'autres jouglent les bœufs, tous se dirigent vers le pré.

Avant que tout soit bien installé, un bourdonnement annonce l'avion. Un cri de surprise : « Il est déjà au-dessus de nous ! » Il fait un tour, et... les accords de son moteur meurent derrière les montagnes. Une déception profonde se lit sur tous les visages. Nous attendons. Un dernier bruit apporté par le vent nous dit que l'avion est déjà bien loin, très loin... puis plus rien !

Nous nous perdons en conjectures, nous pesons toutes les raisons, toutes. Nous ignorons une seule, celle qui est la valable, celle du pilote.

Les mois passent. Nous ne comptons plus sur une visite céleste quand subitement une nuit l'alerte est donnée. Cette fois-ci nous sommes prévenus à temps.

Sur le pré, des ombres s'affairent. Barbu, Mermoz, Laurier et des copains par petits groupes attendent. Quelques pâles halos rougeâtres indiquent que la signalisation est en place. Cette fois tout est fin prêt. Le vent du nord nous apporte un bruit très léger d'un avion qui s'enfle dans un fracas de tonnerre au moment du survol.

Toutes les têtes se lèvent pour scruter le ciel opaque. Laurier fait des signes de morse convenus à l'aide du phare portatif. L'avion fait le tour du plateau, il revient sur nous, décrit un deuxième cercle et... disparaît comme emporté par le vent.

Nous attendons ! Il va revenir. Entre temps nous vérifions la signalisation, Laurier s'exerce au morse.

En effet, sans tarder l'avion revient. Mais il nous semble que le bruit du moteur est plus fort, quelques fois même qu'un écho très net se répercute sur les montagnes. Pour l'instant même on dirait que nous entendons bien deux moteurs distincts... à la fin le bruit se cristallise et... c'est sans aucun doute... un seul avion tourne au-dessus de nous... tous les espoirs sont maintenant permis...

La signalisation donne à plein, Laurier ne se lasse pas d'envoyer le morse, et infatigable, à peine finie, il recommence la série.

Personne ne comprend plus rien. Pourquoi ne lâche-t-il pas son chargement et pourtant il nous a certainement aperçus... il est à peine à une centaine de mètres au-dessus du sol.

Il n'a rien lâché et pour cause. Heureusement pour nous.

Dans notre fièvre nous ne nous sommes pas aperçus que l'avion qui tourne au-dessus de nous n'est qu'un appareil allemand à la poursuite de l'avion anglais. En reconnaissant le rythme de son Diesel, nous sommes revenus de notre méprise.

En un clin d'œil tout s'éteint. Maintenant nous attendons une décharge en nous éloignant le plus vite et le plus loin possible du champ d'opération.

Pauvre Laurier, s'il avait lâché son chargement, tu serais déjà parti dans l'inconnu comme l'avion anglais et pour sûr, nous étions quelques-uns à t'accompagner.

Décus encore, mais heureux, nous regagnons nos baraques.

Adieu cigarettes, adieu brodequins, adieu pruneaux. Nous l'avons échappé belle.

TONY

UN MATIN A MOURRAS

Lorsqu'on a monté la rude côte en lacets à une dizaine de Kms de Combovin, on est surpris de trouver vers 800 m. d'altitude un immense plateau long de 4 Kms., large de 2. On se sent tout de suite libre. Que le bruit des bottes nazies qui résonnaient sur les trottoirs de Valence et de la France entière est loin !...

Faisons connaissance avec la vie de ce plateau. On trouve d'abord une ferme « Marquet », tel est son nom. Descendons vers le sud ; voici Badoye avec ses toits qui s'écroulent sous le poids des ans. On se trouve vite au centre du plateau. Tiens, un campement ? Oui et non, les deux à la fois, c'est Mourras, lieu où ceux de notre Communauté naissante sont venus se réfugier pour éviter de rencontrer les forces de l'Etat français et surtout de la Wehrmacht. A droite, le hangar de Boissonnier, le voisin la plus près, les vestiges d'un tracteur Renault de couleur jaune qui attend qu'on lui pose sa chenille accidentée, une scie à ruban, un établi, un moteur à gazo, une génératrice reliée à eux par une large courroie. Posé sur le mur un plateau avec des appareils électriques, c'est la centrale électrique de la ferme. A la suite, des fenières, et dessous, l'étable où mangent tranquillement deux paires de boeufs qui promènent leurs queues de droite à gauche pour se défendre des mouches. Dans le fond, des cages où quelques lapins mangeaient leurs poignées d'herbe. A l'angle extrême droite une construction faite de neuf.

Un atelier ici ? pas possible... je ne rêve pas... des tours, une petite presse, un tank à Buttler, des chevilles avec leurs établis et leurs layettes, une lapideuse : c'est l'atelier clandestin de Mourras.

A gauche, séparées par un chemin bordé de haies, deux baraques en bois, peintes en jaune clair avec l'encadrement des portes et des fenêtres en marron foncé ; on se croirait en montagne. L'une sert de salle commune, de bibliothèque, de salle de conférence, de dortoir, tout à la fois. L'autre est occupée par une famille. Tout semble endormi. Chut, pas de bruit, il est cinq heures du matin.

Mascotte et Sultan, les chiens dorment sous l'un des trois arbres qui poussent dans la cour de la ferme, devant une vieille maison dont le côté droit s'est écroulé. La toiture est restée, elle abrite des moutons que la faim fait bêler. A gauche, parmi des pierres mal arrangées, un immense fourneau de cuisine où boue des marmites grandes comme des lessiveuses. Hum !... ça sent bon, la bonne soupe de farine. A dix mètres, la fosse à purin où trois canards barbotent à qui mieux mieux. Dans la cour, une faucheuse et une charrette attendent, les bras en l'air. Une immense clôture faite de branchages enferme un magnifique jardin : tomates, vesces, soja, haricots peinent légèrement pour pousser, car il n'y a pas beaucoup d'eau, mais comme ils sont beaux tout de même !... Un chemin digne de ceux dont rêvent nos poètes, avec une magnifique haie de chaque côté, file vers le sud. Derrière la haie gauche, un jeu de boules, quelle aubaine... ici on fait du sport.

Au sud, s'étendent des prairies et des champs, entre deux montagnes à l'est une falaise de rocher, à l'ouest des landes et des bois s'en vont vers Chalamet et la Raye, les fenières Martin montrent leurs bouts de toit.

Tiens cachons-nous, on dirait que cela commence à bouger par ici. Tâchons de suivre les mouvements, dans ce coin de rêve loin de la Milice et de la Gestapo.

Il fait beau, le ciel est bleu, le soleil est apparu au-dessus des Pas de Raye et commence à réchauffer la nature qui s'éveille. Les oiseaux heureux chantent leur liberté. Que la vie est belle !...

Il est six heures. Une corne sonne par le souffle puissant du populaire Pompon qui en compagnie du Gros Guillaume s'est levé depuis une heure pour préparer le bon café au lait et la succulente soupe de farine dont la renommée fait courir beaucoup de monde le dimanche. Même de Valence, des dames viennent jusqu'à ce petit paradis de la liberté.

De toutes parts on voit sortir une bande de jeunes hommes de vingt à trente ans, torse nu, culottes courtes, de grosses chaussures aux pieds, les cheveux hirsutes, une couverture sous le bras, une serviette à toilette et la boîte à savon à la main. Des cris, des chants, des rires

accueillent ce nouveau jour. Ils étendent leurs couvertures sur la haie du jardin et se dirigent ensuite vers le hangar où se trouve la centrale électrique, une citerne d'eau de pluie appartenant à Boissonnier, notre charmant voisin, permet de se laver et de se raser.

Mais voilà par un chemin venant de Badoye une équipe d'une dizaine de gars aussi jeunes. Essayons de les reconnaître. Tony arrive toujours bon premier distribuant des bonjours avec un petit sourire mais toujours méfiant et fouinant. Léon avec sa petite moustache et son béret ressemble à Jean Murât (sauf de situation). Max vient ensuite les cheveux en broussaille et les yeux gonflés d'une bonne nuit passée dans le foin, Bubu suit en petites foulées ; c'est un sportif, il fait son footing matinal, dommage qu'il ait les jambes un peu faites comme les cavaliers. Jardin arrive d'un pas décidé, rapide volontaire la tête penchant légèrement de côté, les mains dans les poches. Enfin Jules, le grand Jules, le jardinier de Mourras qui, par sa forte voix fait mûrir les tomates sélectionnées pour les hautes altitudes. Il montre ses bras vigoureux peints de discrets tatouages, c'est un gars qui connaît l'Afrique et le Sud. Une splendide coupe de cheveux en brosse, un sourire en coin font de lui une personnalité. Alex et Johns viennent déjà en grande discussion pour l'appréciation des boîtes de montres faites à la main. Le petit Sapeur mal réveillé ferme la marche.

Mais du chemin qui vient des fenières Martin, que se passe-t-il ? Encore des jeunes hommes. Décidément il y en a beaucoup. Tiens, voici Jean avec ses cheveux lissés en arrière, aux manières un peu bourgeoises discutant, en s'aidant avec des gestes, avec Pierre. C'est vrai qu'en ville, crayons et compas sont leurs outils. Di Lorto le taciturne vient lui aussi, bavardant avec Nassou., Germain dit le Gauleiter, Eugène le sprinter qui fait parfois le parcours Mourras-Martin à la plus grande vitesse de ses longues jambes, Gogoye et Mignon d'un pas lent arrivent en faisant leurs cigarettes d'ersatz. Le grand Georges avec ses pieds nickelés, les cheveux blonds comme les blés semble rêver à son bain de chromage perdu. Même l'électro, grand spécialiste de la centrale électrique Japy qui illumine Mourras.

Le Père Lavergne demande au petit Béni : « as-tu donné aux cochons ? ». Un timide oui lui est répondu avec une petite voix fluette. Dudu la mort noire, les cheveux en bataille, pense aux Baumes, son quartier. Job avec son petit bouc et sa fine moustache, le poète de toujours, le suit. Scipion torse nu, la poitrine ornée d'immenses poils, les cheveux en brosse, portant un fagot sous le bras. Il est tourneur, mais ici il est boulanger. Ramon avec sa petite moustache (décidément c'est la mode ici, son collier de barbe a vraiment l'allure espagnole de sa race, les jambes un peu arquées (légèrement), il pense à Saint-Péray et son pétillant mousseux. Ded l'ajiste, que voulez-vous il aime dormir, arrive le dernier avec Gaston de Barbières qui fume le restant d'une gauloise. Devant la cuisine, Henri grogne en regardant dans la tonne s'il reste beaucoup d'eau, car il est associé avec Ratou notre jument de course (au pas ralenti) pour le ravitaillement en eau potable.

Le Louis notre vieux, l'homme à tout faire, tour à tour charpentier, menuisier, charcutier, maçon, coiffeur, vitrier et fumeur invétéré, étend sa couverture. Aurait-il des puces ? C'est à croire. Francis et Dangeon se peignent et parlent de Valréas leur pays. Pascalin transporte assiettes, cuillers et pain dans un panier en fil de fer, c'est l'homme de service pour la semaine. C'est une véritable armée. Cavalier, frais et rosé, discute un peu à l'écart avec Marcel, le führer des terres qui, les cheveux en brosse, sa veste en velours, un livre et un cahier entre les mains, montre le plateau. Un troisième personnage vient se joindre à eux, en sabots, culottes courtes, chemise bleue comme nos chasseurs alpins, les cheveux assez ras (on chuchote que c'est sa femme qui les lui a coupés), un visage souriant, des yeux francs derrière des lunettes ; cet homme, c'est M. Barbu, celui qui veut faire de nous des hommes, pour lancer dans la France et le Monde l'idée communautaire, dont il nous pétrit chaque jour, lorsque la folie des hommes, la guerre, sera finie.

Un deuxième coup de trompe retentit et c'est une meute affamée qui rentre dans la baraque en se bousculant. L'entrée est au centre, une porte donne de chaque côté d'un couloir où l'hiver se trouve un immense poêle. De la porte du côté droit on voit des lits à deux

étages qui sont débarrassés de leurs occupants. Ceux-ci ont plié leurs couvertures et leur sac de couchage et les ont rangés aux pieds. Vers la tête se trouvent accrochés musettes, sacs tyroliens et valises. De nombreuses fenêtres basculantes sont grandes ouvertes. Ce sont les plus de trente ans qui couchent ici, les vieux comme on dit. Du côté gauche du couloir, le réfectoire : cinq tables de chaque côté ; des fenêtres ouvertes et toute cette jeunesse qui a faim attend avec impatience la soupe et le café au lait. Chaque table a 8 gars. Une surtout est renommée pour son appétit. Nous reconnaissons : Di Lorto, Eugène, Béni, Ramon, Pascalin, Germain. Ils n'ont pas besoin de remèdes pour leur donner appétit. Voilà la soupe et le café au lait qui arrivent apportés par l'homme de table qui est désigné chaque jour. Tout ce monde mange tout en discutant bruyamment.

Sept heures moins un quart.

Marcel, le chef des terres, distribue le travail :

Écoutons un peu :

A la cuisine : Pompon et Gros Guillaume.

Maçonnerie : Max, Bubu, Mignon et Jardin.

Au puit : Tony et Léon.

Binage de betteraves : Germain comme responsable, Dudu, Ramon, Dangean, le Sapeur.

Aux foins avec le camion : Di Lorto, Gégène, Gogoye, Normand.

De garde : Nassou.

Corvée d'eau : Henri.

Réparations : Francis, Johns, Mémé

Bois pour la cuisine : Gaston.

Atelier de Mourras : Alex, Ded, Job.

Pain : Scipion.

Jardinage : Jules.

Bêtes : Béni - Lavergne.

De semaine : Pascalin.

Dessin : Jean et Pierre.

Il annonce qu'à 10 heures il y aura cours par M. Germain qui vient de Valence.

Pompon s'époumone encore une fois avec sa trompette. C'est l'heure du travail, chacun rejoint son travail respectif, soit l'atelier, soit la cuisine, la construction ou les champs. Marcel dirige le départ, donne ses ordres aux responsables, enguirlande les traînants.

C'est le rythme de tous les jours, entrecoupé par des changements de travaux et des alertes. Mais ils sont libres, tous riant, la bonne humeur, les farces ne manquent pas, les aventures rocambolesques qui arrivent à chacun d'eux ou provoquées par les autres.

Tout notre monde travaille.

Tiens, des coups de sifflet ? La ferme s'anime ! Que se passe-t-il ? M. Barbu sort de sa baraque, regarde vers le poste de guet installé sur le bord des roches côté ouest et qui domine la route de puis le transformateur au Pas de Bouxière, tout en surplombant la profonde vallée où est blotti Saint-Raymond, les Durons que la Véore à peine née arrose et qui abrite de superbes truites. Tous ceux qui sont aussi au travail portent leur regard de ce côté. Qu'y a-t-il de nouveau ? Une alerte ? Nassou tout essoufflé par sa descente en pleine vitesse et par l'effort de la répétition de nombreux et longs coups de sifflet arrive. Entre deux respirations, il dit en montrant du doigt vers le nord : « J'ai vu un char qui monte, il a déjà passé le transformateur »

Tout notre monde se regarde, en s'interrogeant. Marcel qui est venu rejoindre le groupe aux nouvelles et M. Barbu veulent se rendre compte avant tout. Ils remontent vers le haut. Nassou les suit avec trois ou quatre gars. Notre homme de garde a l'air vexé de voir qu'on ne le croit pas. Déjà les équipes qui se trouvaient aux champs arrivent alertées par les coups de sifflet qui ont changé tout le programme. Tous courent à droite ou à gauche : les uns avec un sac, d'autres avec leurs couvertures pliées en long et posées en fer à cheval sur leurs épaules, les bouts reliés à la hauteur de la ceinture par une ficelle, une musette pend en sens contraire. Ceux de Badoye se sont rassemblés autour de leur chef de groupe Jules et attendent des ordres.

Mais Eugène a pris son paquet sous le bras et sans plus attendre part à une vitesse de gazelle vers les fenières Martin où son groupe loge.

Il fait de grandes enjambées, sautant les petits buis et genévriers, l'échiné courbée pour paraître moins grand et utiliser au mieux le terrain. Quelle vitesse !!! N'est-il pas vrai qu'il a été champion de course à pieds. Là je crois qu'il bat de nombreux records.

Pourtant, beaucoup d'habitants du plateau ont les yeux tournés vers le poste de guet pour avoir confirmation : alerte ou non ?

Mais vers le haut, ceux qui sont montés très vite, redescendent sans se presser, en riant, accompagnés de nombreux gestes de bras, de bourrades, en riant aux larmes. L'un fait un signe de non avec la main.

Ils arrivent et nous disent la raison de leur joie et rire. Notre pauvre Nassou avait pris un paisible cheval peinant à tirer sa jardinière montée par son propriétaire, pour un odieux char ennemi !!! Décidément, la vue de notre homme est en baisse, ou bien ce sont les jumelles qui se sont troublées et ont fait apparaître ce mouvement de spectre.

Chacun satisfait de la tournure prise par cette alerte rit à gorge déployée et repoussant ses affaires, commente l'histoire tout en reprenant son travail.

Nassou a repris son poste, les yeux tournés vers le transformateur et la route qui monte sur le plateau. Il médite sur cette perte subite de sa vue et sur la belle musique que vont lui donner les copains dans un aimable concert lorsqu'il descendra manger à midi, après avoir été relevé à la garde. Cela sera un souvenir de plus qui restera gravé dans la mémoire de tous ceux d'ici et fera de Mourras (malgré ses défauts) une importante place parmi les bons moments et souvenirs d'une vie d'homme.

COURTIAL

LE MOUCHARD

Pendant le long séjour à Mourras, au temps de l'occupation, nous étions favorisés par les présentations bénévoles d'un grand nombre de types d'avions venant de tous les continents.

Il faut dire, nous n'étions pas toujours d'accord sur l'heure du rendez-vous, moins encore sur la manière de se présenter. Nous en avons maudit comme nous en avons applaudi, pour sûr, mais jamais nous n'en avons sifflé. A quoi bon d'ailleurs ! Nous ne parlions pas le même langage et au lieu de leur répondre quand ils nous envoyaient leur carte de visite tapée sur leurs machines automatiques, nous nous couchions sagement dans un sillon ou derrière une haie en serrant les fesses.

Les plus énervants, c'étaient les chasseurs à croix de fer. Ils évoluaient là-haut dans le ciel comme chez eux. On aurait dit qu'ils ne connaissent pas d'autre endroit pour faire leur exercice quotidien. Et comme leur nom l'indique, ils chassaient, tantôt très haut, tantôt à ras de terre sans se soucier des dates de l'ouverture de la pêche, de la chasse aux lapins et aux lièvres. Ils chassaient tout court. Les vaches de Bell, les moutons de Boissonnier, les arbres, les roches, les trous de ci et de là, le poulailler, le Cornillat et malheureusement trop souvent, les hommes « en villégiature » leur servaient de cibles. Ils considéraient ce coin du Vercors comme « une chasse gardée ».

Mais quelques fois survenait d'autres chasseurs à cocardes tricolores, de vrais « gardes champêtres ». Ils balayaient du ciel les croix de fer, les poursuivant jusqu'à la Trésorerie²⁶ ; on aurait dit qu'ils opéraient une perquisition à domicile par des moyens irréfutables. Nous avons souvent constaté par des colonnes de feu à panache long et noir qu'ils ne s'arrêtaient pas à un simple procès-verbal.

Pendant tout l'été de 44, nous avons eu chaque jour la visite d'un avion curieux. On ne pouvait dire si c'était un avion, on ne voyait qu'une paire d'ailes presque sans queue ni fuselage. Il volait très haut, il planait plutôt et avec la distance on avait l'impression qu'il

²⁶ Lieux dit de Chabeuil où se trouvait l'aérodrome occupé par l'aviation allemande

restait sur place comme un cerf-volant. Le vrai escargot du ciel ! Cet oiseau ne tuait jamais, c'était une bagnole de reportage qui par ses yeux artificiels scrutait soigneusement tout terrain, prenait des clichés, signalait le moindre changement au sol et . . . comme un coureur au sprint final filait à une vitesse insoupçonnée vers la Trésorerie ; c'était le Mouchard. A peine le temps de dire Ouf ! Deux chasseurs à croix de fer arrivaient tout droit en balayant de leur mitraille les points signalés. Les bosquets de buissons, les îlots d'arbres, les sentiers, les routes, tout y passait jusqu'à la meule de foin dressées la veille. Ce n'était vraiment pas le moment de se promener ou de faire des signes « amicaux ».

Pendant certaines nuits, nous constatons le survol du plateau par des bombardiers à l'Etoile jaune semblable à un vol d'oiseaux migrateurs qui sous un bruit de tonnerre, poursuivaient leur route dans un ordre parfait. Comme les gosses à la vue d'une étoile filante, nous formulions à l'adresse de ces nuées d'étoile invisibles glissante entre les nuages notre vœu : « Visez bien, donnez leur tout, plus qu'ils n'en désirent et bonne chance ! ». Une nuit leur but c'était la Trésorerie. Lequel de ceux de Saint-Raymond pourrait oublier le feu d'artifice qu'ils ont allumé. C'était un spectacle féérique, unique. Le ciel et la terre crachaient des gerbes de feu, des pluies de mitraille phosphorescente arrosaient tout le terrain d'aviation tandis que le bouquet de fusées aveuglantes sillonnait l'horizon. Dans un bruit de tonnerre roulant des explosifs, les avions exécutaient leur carrousel de mort jusqu'à ce que maintes colonnes de flammes immenses montent vers le ciel et indiquent le finale d'une danse fantastique, une vraie vision dantesque . . . !!!

L'escargot du ciel, le Mouchard n'est plus revenu . . . l'enfer l'a englouti.

TONY

UNE HISTOIRE DE BETES

C'était au bon vieux temps où les hommes s'entretenaient comme des bêtes sauvages. C'était au temps où les hommes imitaient les

taupes, où les hommes se cachaient dans les trous de la terre pour se protéger contre qui ? contre la bête la plus sauvage de la faune, contre son égal, contre l'homme.

Tous les autres étaient partis, je restais seul dans la baraque « la Piscine » creusée dans la sente d'une colline, à deux pas de la ferme St-Raymond. Quelques buissons de buis et de hauts frênes la cachaient à tout passant du sentier. Une installation d'électricité sur accus me permet la lecture jusqu'à ce que le sommeil m'emporte vers un monde meilleur. Sur l'étagère, dans une boîte en zinc, se trouvent des noix. Leurs coquilles pourrissent et répandent une odeur âcre qui chasse pour ainsi dire celui des feuilles mortes et de la moisissure des planches humides.

A tout moment de la nuit, je ne suis plus seul. Les bêtes plus ou moins sauvages fréquentent ce coin avec une régularité telle que je puis dire que ce sont des habitués ou plutôt c'est moi qui suis habitué à les voir et à les entendre.

Dans le ravin en bordure du bois, c'est le renard qui fait entendre son aboiement. Il rôde autour de la ferme, gare aux lapins qui quittent leurs tanières pour brouter au clair de lune, gare aux poules insoumises qui fuient le poulailler, attention au grand lièvre à la robe couleur de feuilles mortes et à la touffe blanche. Il est le tyran de ce royaume, partout où il passe il sème la terreur, impose le prix du sang à tous ses sujets.

Le lièvre, par contre, aime traverser le grand pré aux herbes savoureuses pour aller boire à la source. Il se signale par le bruit du tape-tape-tape-tape, il s'approche jusqu'au caniveau de la baraque. Un coup de vent, une branche qui tombe suffit pour l'effrayer et déjà il détalé, s'arrête un moment plus loin, lève la tête, dresse les oreilles et s'enfonce comme une flèche dans le sous-bois.

Dès la tombée de la nuit, dans le rayon de la lune glisse une ombre, sans bruit, comme une voile au gré du vent. C'est le hibou qui s'installe sur le haut frêne qui protège la baraque du regard

indiscret des avions. Par un appel strident, désagréable, il signale à toutes les souris, à tous les rats et petits oiseaux que l'heure de la promenade est passée. Il est là, regarde partout. Ses yeux ressemblent à deux billes lumineuses. Son bec terrible se dessine comme une faucille rouillée sur le ciel, l'allégorie de la mort. Il est là, il me voit sortir de la baraque, il reste quand même encore un bon moment et tout à coup, quitte silencieusement son poste de guet pour se donner à son occupation favorite, « la chasse nocturne ». Un jour je constate que ses visites ne sont pas du tout pour me tenir compagnie, par complaisance, bien ou contraire; ses visites sont purement et simplement intéressées. Le hibou veut faire la connaissance d'un bel animal aussi silencieux sur terre que lui dans l'air.

C'est un grand beau rat des champs qui n'a rien du rat sale et dégoûtant des égouts. C'est un rat à la robe rouille rougeâtre, à fin museau rose, aux yeux noirs brillants, à gorge blanche et à ventre presque orange. Sa queue ressemble à une pelote de laine déroulée avec au bout une touffe de poils blanchâtres, un vrai pinceau. Je me demande comment il a pu rentrer, « porte et fenêtres » sont fermées. Il croque tranquillement les noix dans la caissette en zinc. Tout à coup m'a-t-il aperçu ? Il attrape une noix, l'emporte sous mon châlit et continue à croquer son dessert sans se soucier de ma présence. Ce manège, il le recommence deux au trois fois et le bruit de ses mâchoires me rappelle trop les mangeurs de cacahuètes dans les cinés d'avant-guerre. Dès maintenant il s'est habitué à ma présence et croque devant moi les noix que je lui ai destinées. Subitement il tremble, cache sa tête entre ses pattes, prêt à se sauver.

Il a entendu l'appel « amoureux » du hibou sur le toit qui l'invite à un rendez-vous. Ils se connaissent déjà probablement et le rat sent bien qu'il laissera « ses plumes » au premier tête à tête. Un jour j'étais en « déplacement ». Le lendemain à ma rentrée, je ne trouve plus mes chaussettes. Je cherche, je cherche, impossible de mettre la main dessus. Je fouille tout. Au désespoir je regarde sous le lit.

Rien ! L'idée que le rat a fait le ménage en mon absence ne m'est jamais venue.

Je ne me trompe pas, un bout de laine dépasse la cloison : une grande feuille en contre-plaqué qui protège contre l'humidité des murs. J'attrape le bout, je tire et voilà que ma ceinture apparaît, je passe ma main dans la fente et voilà que je retrouve mes chaussettes et d'autres lainages « perdus » depuis un certain temps. Mérite-t-il encore mes noix ? Mes croûtons de pain ? Je range mes noix ailleurs. La nuit venue, le rat revient, inspecte la boîte vide, se met sur ses pattes de derrières, me regarde dans le lit et attend. Je lui passe une noix. Le geste fait, au même moment il se sauve. A-t-il redouté une punition ? Après quelques minutes il revient, hésitant, attrape la noix, puis regagne la niche derrière la cloison.

Le temps des pluies est venu. Dans le caniveau, autour de la baraque, reste une flaque d'eau. La passerelle la protège de son ombre. Un soir, un son de cloche retentit dans la vallée. A des intervalles réguliers, les coups tombent comme d'une grande horloge ; on dirait qu'elle égrène les heures pour le temps à venir. Inquiet que tout le reste de mon existence s'écoule au bon gré de cette cloche errante, je m'approche doucement et qu'est-ce que je vois ? Un énorme crapaud qui se prélassait dans la flaque. Et comme par miracle, la cloche ne tint plus. C'est un beau crapaud verdâtre avec des tâches noires sur le dos, deux traits d'un jaune d'or vont de la queue jusqu'aux yeux. Je m'amuse à lui jeter des mouches pour qu'il me fasse entendre le son cristallin de sa voix. Il ne bronche pas. Il déteste probablement les aumônes. Rien en lui ne trahit la vie. Seuls les petits rideaux sur ses yeux, les paupières, de temps en temps s'ouvrent pour un instant. Son silence, son immobilité, son coup d'œil me font comprendre que je suis de trop. Lassé et vexé par tant d'indifférence de sa part, je rentre dans la baraque.

A-t-il remonté pendant mon absence le ressort de sa sonnerie ? On le dirait. De nouveau, à un rythme accéléré, les coups de cloche résonnent dans la nuit et ce joyeux carillon continue comme s'il voulait me dire : « Je t'ai eu, hein ? Grand malin !! ».

Il y a aussi la chienne Mascotte. Qui ne la connaît pas ? Elle est toujours fidèle, toujours prête à accompagner n'importe qui de la ferme, douée d'un flair extraordinaire qui préserve de certains dangers. Elle joue avec le renard et, « belle fille » il l'appelle la nuit venue, et elle a vite fait de lui tourner la tête. L'amour le rend imprudent et aveugle, il vient jusque « sous le fenêtre de sa belle » oubliant totalement le danger de la présence des hommes. Un jour Mascotte disparaît. Les habitants de la ferme ne lui conviennent plus. En face, sur la pente de Badoye, elle a choisi son nouveau domicile, sous un grand sapin pour y recevoir pendant quelques semaines un grand chien berger à grands poils drus. Pour jouir pleinement de son idylle, elle en néglige presque le manger. Le rêve est fini ; abandonnée par son « amant » elle délaisse aussi son nid nuptial. Amaigrie, elle rentre à la ferme où elle retrouve son ami d'enfance « Sultan » qui n'a pas pris ombrage de son aventure. Sultan est un gros chien qui aime la présence des chats et déteste leur disputer la nourriture. Les bœufs redoutent ses puissantes mâchoires. Il ignore totalement le danger de mort et tient en échec homme et bête. Il est câlin, aime jouer comme un enfant, mais c'est aussi un soldat qui oublie vite tout et tous pour prendre sa responsabilité dans l'accomplissement de son devoir de gardien. Après une nuit « d'inspection », il revient plein de sang. Sa patte s'est prise dans un piège. Elle est presque sectionnée. Pendant de longs mois il gémit de douleur, passe son temps à léger sa blessure qui ne veut pas guérir. Dès qu'il a retrouvé la force de marcher sur trois pattes, il reprend sa place derrière la charrette pour harceler les bœufs. On dirait qu'il veut rattraper le temps perdu et gagner « sa croûte ». Dans les premiers temps, souvent en route, fatigué, il se couche au bord du chemin pour reprendre un peu de forces et rattrape la charrette en sautillant sur ses trois pattes. De temps en temps il pousse un cri, sa patte blessée a heurté une pierre. Pauvre Sultan, tu es un courageux ! La patte est guérie, il prend la garde de la nouvelle ferme de Mourras où il fait la joie de tous ceux qui y passe.

Les feux d'artifice de la défaite allemande m'ont fait oublier mes amies les bêtes. Un jour, moi aussi, j'ai fait mon baluchon pour quitter cet « Eden ». Il n'y a pas longtemps, j'ai visité la baraque aux

mille et une merveilles et instinctivement, je me suis souvenu de mes amis les bêtes.

Ont-elles imité les hommes dans le carnage ?

Le hibou a-t-il dévoré le rat et le crapaud ? Le hibou et le lièvre furent-ils égorgés par le renard ? Le renard lui-même entraîné par l'amour aveugle pour Mascotte fut-il victime des chiens gardiens fidèles ?

Personne ne peut me donner la réponse.

Le hibou et le renard, carnassiers incorrigibles, égorgent et dévorent leurs victimes sans défense, par simple instinct de conservation.

Ont-ils imité les hommes ? J'en doute. Eux les hommes, chefs-d'œuvre de la création, sont certes plus bêtes et plus féroces que ces bêtes, car ils se font du mal souvent pour une simple idée.

Le soir en rentrant à la ferme, j'aperçois Sultan sur le seuil de la porte, prêt à s'élancer à ma rencontre.

Viens mon Sultan, viens mon brave . . .

TONY

DEMAIN IL FERA BEAU... !

Un printemps exceptionnel a mis son cachet d'abondance en ravenelles sur le carré devant la ferme de Saint-Raymond. Un tapis uni de fleurs jaunes ne laisse point soupçonner aux bineurs qu'ils trouveront trace d'une plante qu'on nomme communément dans le langage paysan les petits pois. Les braves se couchent littéralement sur le champ pour scruter le sol. Le dicton « la terre est basse » s'impose à eux dans toute sa cruauté.

Aujourd'hui, Dumas tout seul travaille dans ce jardin de moutarde avec un stoïcisme héroïque. Il bourre souvent sa pipe de mauvaises herbes, l'allume presque sans discontinuer, compte et recompte les raies pour calculer la durée de cette réjouissance satanique. Sous le hangar Lesbordes²⁷, un chic type, réfugié chez nous comme Dumas, s'exerce au métier de maçon. Toujours le sourire aux lèvres, toujours serviable, il est aujourd'hui particulièrement fier de son grand mur, haut de trois pierres, il quitte son chef-d'œuvre pour rejoindre Mermoz fils sur le plateau de Mourras.

Là-haut, dans le grenier, gît Tony raide comme un manche de balai, terrassé par une mauvaise grippe qui lui bloque les reins comme dans un étai.

Sur le pré jouent les gosses de Sauron avec ceux de Mermoz en faisant semblant de garder les chèvres.

Job déambule, il voulait partir ce matin pour voir un docteur. Il a la main enflée ; « touche-à-tout », l'a-t-il mise où il ne faut pas ? s'en est-il trop donné en binant ? Très difficile de résoudre cette énigme. Sur la chair gonflée il y a un tout petit point rouge... c'est la valve, quel diable l'a mordu ?

Dans la cuisine Mme Linard²⁸ se casse la tête pour préparer à chacun son plat favori. Une odeur qui chatouille la gourmandise remplit

²⁷ Robert LESBORDES

²⁸ Paulette LINARD, Compagne de Marcel Mermoz

toute la maison. Les fins connaisseurs ne s'y trompent point : c'est bien le suave parfum du gruau, de la farine, des pois secs, etc., des saucissons.

Comme une bonne fée, Ginette parcourt la ferme, soigne Tony, aide à la cuisine, surveille la basse-cour et donne à manger aux lapins. Mermoz avec les boeufs est parti de bonne heure pour le plateau pour « acheter » des tôles ondulées dans une fenièrre abandonnée. Rolland²⁹ est au ravitaillement. Le temps est lourd, très lourd. Hommes et bêtes sont énervés. Une atmosphère surchargée étouffante nous accable tous. L'orage couve. Qu'il éclate ! qu'on puisse respirer ! c'est le souhait de tous. Personne ne parle plus. Une lassitude générale s'empare de nous. Il tarde que midi vienne !

Il est 11 heures peut-être qu'on entend une série de coups sourds. Sur Combovin planent les oiseaux de malheur à croix de fer. C'est un va-et-vient entre la Trésorerie et Combovin. A peine arrivés, ils déchargent leur ferraille et retournent pour en chercher d'autre. Qu'est-ce qu'il leur prend de démolir un aussi paisible trou ? Un dernier chapelet de bombes et le calme est revenu... les fossoyeurs ont fini leur besogne de mort.

Ginette appelle Tony et lui apprend que la route de Mourras est pleine de camions chargés de soldats... des Allemands ?... personne n'en est sûr... tous les uniformes se ressemblent avec l'éloignement et le contre-jour ne facilite pas la reconnaissance... De quoi ? Il y a les gosses, les femmes, les copains... Un ch... et m... ponctuent une décision rapide, un grincement de dents et un aïe arraché par les douleurs et Tony en caleçon est dans la cour. Malgré le tragique de la situation, une fusée de rires le salue dans son accoutrement de noctambule.

Aucun doute, ce sont eux, les Allemands !

Du haut des falaises, les résistants lancent des grenades à main, une étincelle, un nuage blanc se montre de-ci dé-là... la colonne de

²⁹ Guy ROLLAND

camions avance d'une allure lente mais régulière... elle avance toujours... Tout à coup une voiture se renverse... la caravane arrête... Tranquillement tous descendent pour redresser le camion accidenté... Puis la colonne se remet en marche... De nouveau, du haut, les grenades sont lancées comme des fleurs à une belle habituée à de tels hommages. La dernière épingle de la route est atteinte. L'automitrailleuse arrose tous les buissons, toutes les saillies de roches et débouche sur le plateau. Bientôt la dernière voiture disparaît au tournant.

Pendant un bon moment, les mitrailleuses dictent leur loi, un panache de fumée noire monte vers le ciel et malgré le jour, un halo rougeâtre se dessine sur les nuages. Nous suivons du regard les Allemands qui sautent de buisson en buisson. Sur le bord de toute la crête jusqu'à Badoye à une certaine distance l'un de l'autre, ils se découpent en silhouettes surveillant tout l'alentour. On dirait des diables qui gardent l'entrée de l'enfer. Ils sont là, là à deux pas de nous...

Curieux comme Eve, chacun de nous les regarde... Une balle siffle près de nous, puis une autre. Tous se cachent derrière le mur. Job trop curieux n'en croyant pas ses oreilles avance la tête pour être sûr qu'il ne rêve pas. Au même moment où il nous fait part de sa découverte, une balle écorne la pierre à la hauteur de sa tête. Maintenant plus de doute, les Allemands cherchent à entrer en « relations » avec nous.

L'alarme est donnée. Les enfants sont parqués sous les voûtes épaisses de l'écurie, les rideaux en parachute bleu ciel flambent dans la cheminée, le poste de T.S.F. et certains « outils » sont rangés. Tony va à l'encontre de Mermoz pour le mettre au courant de la situation. Les bœufs sont abandonnés à leur sort. Mermoz suivi de Tony court à la ferme pour prendre les ultimes dispositions. Les petits flocons de poussière autour d'eux laissent prévoir une visite et... donc plus de temps à perdre si nous voulons être prêts pour la réception. Tous remplissent les sacs avec de la farine, du gruau, des légumes secs, des saucissons... jamais nous n'avions cru avoir tant de réserves... Pendant une bonne heure nous transportons les sacs en

courant vers le bois pour les cacher dans un lit de torrent qui est à sec. Nous jurons, nous pestons contre tous les dieux de la guerre ; nous serrons les dents sous le poids du fardeau. Chaque fois qu'une balle fait ricochet sur une pierre ou qu'elle fait entendre le sifflement d'un moustique en fureur, nous retournons la tête pour voir lequel de ces diables là-haut s'est couvert « de gloire » en tirant sur nous. Nous ne pouvons nous empêcher de plaisanter quand un copain pour aller plus vite dégringole dans le ravin les quatre fers en l'air, quand nous croisons un copain dont la figure est mâchurée de farine sur laquelle la sueur a laissé des traces noires : « Oh la belle mondaine ». Et à haute voix nous annonçons le résultat du tir : « ce n'était pas pour moi, pour toi non plus, ce n'était donc pas pour nous ».

Quelques gouttes tombent du ciel... on arrête ? mais non ! Un Ouf qui est plutôt un Aïe et nous parcourons la trentaine de mètres à découvert. Le ciel a pitié de notre misère et d'un seul coup ouvre toutes ses écluses avec un coup de tonnerre dans un grand fracas et un feu roulant d'une fureur extraordinaire.

Sous la pluie battante, les derniers sacs sont mis en sécurité. De nouveau nous entendons en sourdine les moteurs des camions qui reviennent de leur carnage, tout autre son est estompé par le bruit de l'orage. Dans l'accalmie de la tempête un ronflement presque imperceptible nous parvient... ils sont déjà loin, très loin...

Rolland., Mermoz jeune et Lesbordes qui étaient au plateau ont pris part à la retraite de la résistance, ils ont aidé à éteindre l'incendie ou plutôt à sauver sous les décombres fumants ce qui était encore à sauver et nous en font le récit.

La ferme Marquet et celle de Belle incendiées, trois téléphonistes massacrés, plusieurs voitures de la résistance sautées à la grenade. A la nuit nous apprenons que Combovin a subi un bombardement³⁰ de représailles et qu'une douzaine de morts complètent le bilan du deuxième raid sur le plateau.

³⁰ Dans cette partie du récit, il y a confusion entre l'incendie de la ferme de Mourras le 7 mars 1944 et le bombardement de Combovin le 22 juin 1944

Tout le monde est devant la cheminée pour faire sécher les vêtements, toute la cuisine est remplie de buée et fait penser aux brouillards de Mourras dans les journées d'automne. La bonne humeur est vite revenue.

Tous taquinent Tony qui voulait jouer au malade et qu'un bain de sueur suivi d'une douche froide a miraculeusement guéri.

Pour une fois encore un cauchemar se termine par une hilarité générale et... devant un feu de cheminée pétillant et bienfaisant un rêve commence, un rêve plein d'espoir : « Demain il fera beau ».

TONY

20 juin 1944

UNE HISTOIRE BETE

C'était quelque temps avant le 24 juillet, pendant l'occupation de Combovin.

De bonne heure, nous sommes dans le champ de haricots qui se trouve à limite du domaine de Saint-Raymond vers les Durons. La terre est un peu trop humide pour y couper les mauvaises herbes et il nous faut souvent nettoyer les binettes. Les premiers rangs finis, le travail avance très bien. Tous sont gais et bien en train. Vers les 9 heures nous voyons arriver quelqu'un de la ferme : « Arrêtez de travailler et rentrez immédiatement à la ferme ». Comment ? On nous apprend que les deux copains en route pour la ferme de Mourras étaient avisés par un de la Résistance que les Allemands ont occupé tout le plateau et selon les consignes ils ont rebroussé chemin pour donner l'alarme. Ce jour, il faut le dire, c'est à regret que nous nous arrêtons. Nous sommes trop de bonne humeur et pleins d'attaque.

Sur le chemin du retour, une discussion vive va son train. Selon toute probabilité, il nous semble presque impossible que tout cela se passait pendant la nuit... et les groupes de résistance... aucun coup de feu ?... et le calme absolu là-haut ?... et nous !... Tous les pour et tous les contre trouvent une approbation et une négation en même temps. Ce qui compte avant tout c'est d'être sûr afin de prendre les dispositions définitives. Aller par la pente de Badoye, c'est une folie,

car un Allemand au poste de guet abattra notre gars à première vue. Aller seul par le chemin à Chalamet, c'est éveiller le soupçon et la curiosité. Toutes réflexions faites, ce sont deux qui monteront avec une paire de bœufs pour inspecter le plateau. Avec les boeufs ? Mais oui ! Pas pour constituer une cavalerie ou pour aller plus vite, Non ! Ils donnent aux deux gars en hardes rapiécées un cachet de vrais paysans.

Dès le coin du chemin des Beaumes, nos deux gars tombent sur un groupe de résistance qui s'est installé là pour surveiller les abords et les sentiers qui y aboutissent. Déjà au premier contact une vive altercation s'engage entre le chef et un de nos gars. Notre gars leur demande tous les renseignements susceptibles d'éviter un piège. Il leur reproche d'avoir quitté leur camp au pied des vallons près d'un village sans avertir les groupes amis à côté d'eux et qui comptent sur leur présence dans ce secteur. Après une demi-heure de discussion, où le langage rude du maquis trouve son application sans fard, le chef se décide à envoyer quelques émissaires pour mettre les groupes amis au courant de leur départ.

Au point même où le chemin débouche sur le plateau, un autre résistant nous fait signe d'arrêter. Comme nous avançons pour le rejoindre, il hurle comme un forcené et nous montre un F.M. qu'un servant pointe sur nous. Inutile de discuter contre un tel argument. Cartes blanches ! Rien dans les mains, rien dans les poches ! Nos gars lui exposent la raison de leur promenade et leur désir de faire connaissance avec les Allemands.

Après une prise de contact un peu rude, il nous raconte : Cette nuit, plutôt vers le matin, les Allemands sont venus nettoyer le secteur du village où ils ont campé ». Ils se sont mis « en retraite » le mieux possible pour éviter d'être pris ou tués. Tout s'est passé d'une façon si imprévue que nous n'avons plus eu le temps de prévenir nos amis ». Sur la question : « Le plateau est-il occupé ? » il nous affirme que non et, en effet, Un calme serein règne partout, aucune bête, aucun homme n'est dans les champs.

Le tonneau est vite chargé et déjà nous sommes sur le chemin du retour. Du haut de la crête nous apercevons sur le sentier un groupe d'hommes décidés à défendre leur honneur, marchant en file indienne vers l'emplacement où au point du jour les Allemands étaient encore les maîtres.

Un coup sec d'aiguillon, un hue furieux et... les bœufs font un bond comme poussés par un ressort...

Quelle bête histoire qui nous a valu une émotion inutile, et qui nous a fait perdre une belle matinée. Pour une fois que tous étaient en bonne forme, pour une fois que la vie était belle, dans la joie du travail. Regrets ? Non, nous en avons connu d'autres.

Les jours ils viennent tout seuls, le travail nous en avons toute notre vie, la joie nous la créons !

TONY

SAINT ELOI 1943

C'était la première fois que j'allais assister à une fête du « genre ». Aussi depuis des mois que l'on en parlait à Mourras ; cela devait être le gros événement de l'année. Malheureusement pour moi, je n'ai pu profiter de la fête comme je l'espérais, dix jours à peine me séparaient de la première amputation de l'index gauche.

Ce fut une très belle fête des plus réussies et aussi des plus osées, car, c'était en pleine période de maquis. Il fallait déjà un certain « toupet » pour faire une réunion de réfractaires à la barbe et au su de tous.

Le matin, pendant que les équipes s'affairaient aux derniers préparatifs nous avons eu une petite frayeur, une voiture de miliciens s'étant arrêtée devant la salle des fêtes du Bourg (j'avais oublié de vous dire le lieu de la fête). Comme il s'agissait d'un simple renseignement, nous les vîmes partir avec soulagement.

Pour une aussi grande occasion, tous les gars de Mourras étaient là, y compris nos cuistots avec le Maître Abattu qui avait la lourde tâche de satisfaire nos « modestes » appétits de montagnards...

Le repas fut assez bien réussi malgré les longues attentes entre chaque plat ; l'excuse était valable : manque de matériel. Il ne faut pas oublier les desserts qui furent le grand souci de notre ami Demonteil. Si la chair fut bonne, le vin le fût aussi. Oh ! ce n'était que du gros rouge mais, pour nos rudes gosiers, nous n'en demandions pas plus.

Parmi nos invités, nous avons M. le Maire du Bourg³¹. En quelques mots, il nous dit sa joie et son admiration pour la Communauté. Cela suffoque un peu les bourguins, car il était connu pour ses idées de droite. Ce fut ensuite le tour de M. Barbu qui devait simplement nous dire quelques mots !... Une heure après, il parlait encore et nous n'en étions nullement surpris.

Le clou de fin de repas fut le photographe. Inutile de vous dire son nom, vous le savez déjà !... Son jeu de physionomie tour à tour déçu et satisfait suffit à faire éclater notre gaîté.

La fête artistique fut très bien, paraît-il ? Je n'ai pu y assister ayant eu dans l'après-midi plusieurs hémorragies, il me fallut aller à la clinique.

Le repas du soir fut, comme il se doit, après une journée, très gai mais, il fallait faire vite, le couvre-feu étant à vingt-deux heures, ce qui était un peu court.

Cette Saint-Eloi ne ressemblait pas du tout à celle de 1946, ni à toutes les Saint-Eloi qui vont suivre. Elle fut belle dans sa simplicité ; tous avaient donné le maximum dans un chic esprit de camaraderie, résultat de nombreux mois de vie en commun.

Cet esprit ne peut pas se décrire, il faut avoir vécu notre vie pour comprendre ces repas en commun, même pour un simple dimanche à Mourras.

NICOLAS

³¹ Commune de Bourg-lès-Valence, qui touche Valence. Le maire Louis Bomel, nommé par Vichy en 1941, est plutôt proche des idées du Maréchal Pétain, d'où l'étonnement des Bourguins.

UNE JOURNEE DANS LES BOIS

Par une journée de pluie Mermoz vient me trouver : Dis donc, Mandaron, il faudrait que tu attelles les boeufs pour aller chercher des Maquisards qui sont en rade dans la montagne. Ce sont des F.T.P. Des paysans les ont aidés à monter mais ils ne peuvent venir jusqu'ici avec tout leur matériel car c'est trop dur. »

Bien j'attelle tout de suite et je prends les traîneaux, mais prête moi ton cuir. En effet, on n'aurait pas mis un chien dehors, ce jour-là, tellement il en tombait. Et vers deux heures me voilà parti à travers la montagne avec Marcel, non sans peine car nos braves bêtes ne voulaient pas sortir. Allez Jolie !... Gaillard !...et puis Sultan faisant bien son travail nous arrivons enfin à la descente qui conduit à Barcelonne. De là nous prenons par les bois et vers quatre heures nous trouvons les camarades. Nous essayons de doubler les chevaux mais impossible d'aller plus loin ; les bêtes n'en veulent plus. Il fallait vraiment que ce soit impossible car, vous les anciens, vous savez comment fait Mermoz quand ça ne marche pas. Il faut prendre une décision car ça tombe toujours. Donc nous déchargeons la voiture et nous mettons en tas ce qui ne tient pas sur les traîneaux, nous viendrons le chercher demain.

Et nous voilà partis avec sacs de grenades et de cartouches, armements, caisses de sardines, de saucissons et de biscottes, mais c'est un drôle de travail car au bout d'une vingtaine de mètres les bêtes s'arrêtent et ne veulent plus marcher. Enfin à force de tourner et retourner nous repartons.

Soudain l'un des hommes en se retournant blesse son lieutenant avec le canon de son fusil. Ce brave lieutenant n'a vraiment pas de chance et pourtant il nous dit « Oh ! ce n'est rien, on en verra d'autres ». Il faut que je vous dise son nom ; c'est le camarade Ladet³² que vous avez connu puisqu'il est venu faire un stage chez nous. Mermoz part avec lui à la ferme et me voilà seul avec les hommes. Et bientôt nous

³² René LADET, chef de la résistance

commençons à semer le matériel ; les chemins sont tellement bons qu'on se croirait sur les montagnes russes. Il se fait tard et l'on ne voit plus clair, aussi je marche devant et cherche le chemin en tâtonnant avec mon bâton car le ravin est sur ma droite.

Enfin nous arrivons ! Mais non, je suis allé trop loin, j'ai dû passer le chemin qui conduit à Saint-Raymond et sans lampe il est bien difficile de s'y retrouver. Soudain on entend des appels : c'est Lesbordes et le fils Mermoz qui nous cherchent. Quand ils nous ont rejoints, Lesbordes me dit : « Ah mon vieux Mandaron ! on croyait qu'il vous était arrivé quelque chose ».

Ma foi non, mais nous avons fait les semailles tout le long du chemin et puis les bêtes marchent quand elles ont le temps !

Nous voilà arrivés à la ferme à 2 h. du matin, trempés comme des rats d'égout. Drôle de corvée pour Mme Linard ! mais elle se lève, nous fait une bonne soupe et un grand feu est allumé dans la cheminée autour de laquelle on installe des séchoirs. On prend même un tour de garde pour surveiller que rien ne brûle et continuer le feu jusqu'au matin. Ladet et ses hommes s'en vont dormir, car le lendemain ils montent au plateau.

En me levant, je regarde le temps... C'était le même qu'hier... Ah ! Quelle corvée de marcher dans ces chemins quand il pleut. Enfin, je donne aux bêtes pendant que Mme Linard prépare le déjeuner.

Nous voilà à table et Ladet nous donne quelques saucissons et quelques boîtes de sardines, mais moi, je lui demande s'il n'aurait pas une pipe comme dessert. A ce moment-là, on tirait souvent la langue pour avoir du tabac, on ne pouvait pas descendre à Combovin, encore moins à Valence. On réussit cependant à en trouver quelques miettes, et nous voilà prêts à remonter au plateau. Tout en marchant nous faisons des trouvailles que nous ramassons : balles, grenades...

Nous voici arrivés... Les hommes s'installent chez Boissonnier... L'un d'entre deux dit : « Nous ne sommes pas dans une cour c'est pire qu'une écurie ».

Ladet dit : « Ne t'en fais pas, ramasse le matériel et pendant qu'on va chercher le reste tu nettoieras la cour avec les hommes que je te laisserai...

Je tiens à vous dire que jamais Boissonnier n'a vu sa cour aussi propre tant qu'ils sont restés là. On n'avait pas besoin de bottes pour rentrer.

Puis, nous sommes repartis chercher le reste que nous avions laissé la veille. Cela ne va pas tout seul, ma paire de bœufs ne voulant plus marcher. Alors, que faire ? Je dis aux camarades : « Il faut que vous restiez là pendant que j'irai à la ferme prendre l'autre paire de bœufs ». Je repars à travers bois pour aller plus vite. Et quand je reviens avec mon attelage, nous démarrons avec les deux. Nous pensons que cette fois ça ira... Hélas pas pour longtemps. Les planches du traîneau cassent. Pas un marteau, pas un clou. Comment faire ? Il ne nous reste plus qu'à couper des branches avec nos couteaux et à faire un plancher de fortune... Nous arrivons tout de même à nous défendre, nous rechargeons, et nous reprenons la route. Mais hélas avec les chocs, on recommence les semailles, cela se produit à chaque instant (vous devez voir quel travail cela faisait et le temps ne nous était pas favorable). A force de faire cette manœuvre il est déjà tard et nous n'arrivons pas avant la nuit au plateau. (Pour toute la journée nous n'avions mangé que des saucissons et des biscottes.)

Nous arrivons tout de même et nous déchargeons. Puis, je redescends. Il est vingt-trois heures et Mermoz s'étonne de ne pas me voir revenir, il m'envoie un éclaireur... Aussitôt arrivé, je lui raconte ce qui m'est arrivé. Mon vieux Ladet était là qui m'attendait. Ce n'était vraiment pas de chance car il fallait remettre ça le lendemain. Heureusement pas seul. Cette fois, Mermoz demande à Phebie de venir avec moi. Au lieu de prendre le traîneau, nous prenons la voiture de Bac ; cette fois nous ne perdrons pas le fond. Nous devons aller plus loin, pour ramener du ravitaillement caché dans une ferme. Des hommes nous attendent là, nous cassons la croûte : sardines, saucissons, vin ; on fume un petit peu et nous allons prendre les caisses dans les bois et les ravins. Une fois chargés, nous reprenons

la montagne. Vers quatre heures trente, nous arrivons au camp par un temps agréable. A six heures, nous sommes à Saint-Raymond. Comme récompense Ladet donne à Mermoz quelques caisses qui nous ont bien rendu service. J'ai oublié de vous dire que tous les gars de la ferme avaient reçu une paire de chaussures, elles ont été les très bien venues car on usait beaucoup là-haut.

Voici mon petit récit d'une journée dans les bois terminé. Il fallait bien en parler pour que nos nouveaux sachent ce que l'on a fait nous, les anciens compagnons.

Georges MANDARON.

1942 ! . .

En relisant dans nos archives...

Le Maquis (sans bandit), le 21 ou 22. Chers copains de l'usine, Un séjour enchanteur (pour un nageur), cadre idéal, prairies avec vaches sans lait, douche à volonté, séchage à l'air, mais avec ça beaucoup de bonne humeur et de travail aussi. Nous comptons nos ampoules. Ravitaillement comme moi (à part ça, je suis modeste) on mange bien, et ceux qui désirent une formule pour le potage, faites-moi signe. D'ailleurs, un journal de bord, qui j'espère sera bien continué par les équipes suivantes vous renseignera sur ces journées agréables.

Un bon conseil, si vous voulez profiter des avantages : lait, beurre, apportez du tabac. Nous avons déjà fait le sacrifice pour nous et pour vous de quelques pipes de tabac, (mais vous savez, les pipes de paysans ne prennent pas qu'une cigarette).

En ce moment, notre Eugène, est en train de s'expliquer avec un gros arbre. MM. Barbu, Giordana, Braillon, Gehin élaguent tant qu'ils peuvent et Ferez manie la hache comme un vrai bûcheron.

Autre bon conseil : apportez des vêtements chauds et de bonnes godasses.

Plus grand-chose à vous dire à cause du boulot qui attend.

Le bonjour cordial de nous tous.

J. PONS

PREMIERE ALERTE

C'était vers la fin de janvier 1944, je travaillais à la Cure de Combovin, « aidant aux maçons » comme on dit là-bas, lorsqu'une femme nous demande : « Alors, vous les avez vus ? — « Qui ? » — « Les Allemands ».

Aussitôt je fais le point : Il est impossible d'aller prévenir les copains car 3 camions et 2 voitures ont déjà pris le chemin de Mourras et y seront bien avant nous.

D'autre part, s'ils perquisitionnent dans le village, j'ai mon sac chez la Mère Lagriffe qui est plutôt compromettant !

Des petits bruits de mitrailleuse commencent à nous faire serrer les miches et surtout nous pensons aux copains du maquis qui ont la bonne habitude de descendre au village avec leur joujou en bandouiller. Ce sont certainement eux qui sont en train de sulfater les doryphores !

Il faut sortir d'ici au plus vite. Des plantons allemands étant devant la poste, j'étais obligé de contourner le village, accompagné de Bonnardel qui travaillait alors à Combovin et nous rentrons chez la Mère Lagriffe par derrière.

Pendant que je planque mon barda, Bonnardel ramasse un litre, (histoire de se donner du courage) et nous filons dans le bois de la Chapelle. Excellente position, car de là nous voyons à la fois la route de Valence et le chemin de Mourras.

Après deux heures d'attente anxieuse, nous voyons redescendre camions et voitures qui, après un bref arrêt à Combovin, reprennent la route de Valence.

Nous décidons alors de rentrer au village et nous questionnons un paysan qui veut bien aller vérifier si tous les Allemands sont partis. Le Maire, que j'interpelle en face de la poste, répond : « Qu'est-ce que vous faites ici ? ils viennent de fusiller un type de chez vous. » — « Qui est-ce ? » — « Je ne sais pas. » — « Où est-il ? » — « Je n'en

sais rien. » — « Vous le savez très bien, mais vous ne voulez pas le dire. Je le trouverai bien ! »

Inquiet de savoir ce qui s'est passé à Mourras, j'y monte par le raccourci en un temps record (0 h. 30). Je repère en contrebas avant d'arriver au transformateur le cadavre que les paysans avaient recouvert d'un drap.

En arrivant, je suis stupéfait de voir les copains en train de bosser comme si rien ne s'était passé. J'interpelle Laurier, perché sur un toit, qui laisse tomber son marteau. Ils n'ont rien vu, rien entendu : il est probable qu'impressionnés par la position stratégique du plateau les Allemands ont fait demi-tour en arrivant au transformateur.

En une minute tous les gars alertés se rassemblent et me pressent de questions.

Vey, responsable ce jour-là en l'absence de Barbu et de Mermoz, envoie vite avertir ceux qui s'entraînaient au fusil-mitrailleur sur le deuxième plateau, de laisser leurs cartons et de regagner Mourras, ce qu'ils font « en se déployant en tirailleurs » (bonne fin d'exercice !).

Nous redescendons à plusieurs pour avoir des précisions et reconnaître le cadavre. Comme nous arrivions dans le village, le cantonnier ramenait le corps. A notre grand soulagement, ce n'était pas l'un des nôtres, mais nous pensons reconnaître un gars du maquis voisin que nous allons prévenir. Venus le lendemain, ils ne peuvent pas davantage l'identifier et l'examen détaillé nous fait supposer que les Allemands étaient venus fusiller ici l'un de leurs nombreux détenus pour nous effrayer.

Immédiatement prévenu par les soins du sympathique Gérin, Barbu décide de déménager Mourras sur Saint-Raymond. Ceux de Valence viennent nous aider et ils redescendent les machines avec la célèbre Ford.

La solution était sage car un mois après les Allemands remontaient en force pour attaquer la ferme et y mettre le feu. Grâce à cette alerte, nous en sommes tous sortis indemnes et n'avons perdu qu'un minimum de matériel. Les Allemands avaient certaines délicatesses...

SCIPION.

6 JUIN 1944

Je ne sais comment vous avez pu être informés du débarquement sur les côtes normandes, le 6 Juin 1944. Certainement, pour beaucoup d'entre vous, la radio doit y être pour quelque chose; mais pour la poignée de copains qui se trouvaient à Saint-Raymond, cette information nous fut présentée sous la forme d'un véritable roman feuilleton.

...Nous revenons, Lesbordes, Rolland, Schrantz, Mandaron, tout tranquillement des champs, car il est près de midi ; et nous sommes là, à discuter bien gentiment lorsque surgit de je ne sais où un individu, l'arme au poing. Il s'avance vers nous. Notre calme paraît le rassurer un peu, car il semble manifestement plus inquiet que nous sur son sort. Son visage pourpre, son ventre bedonnant, ses mains tremblantes, tout cela fait que la chose ne nous paraît pas très sérieuse. Pourtant, nous sommes un peu intrigués lorsque; sur sa demande, nous le conduisons vers le patron de la ferme, avec lequel il a un long entretien.

Puis, d'autres fantômes apparaissent, tous plus ou moins essoufflés, mais tous vêtus au dernier chic, avec valises, serviettes de maroquin, feutre et tout, et tout...

Nous essayons de prendre contact avec ces nouveaux arrivants pour savoir quelles peuvent être les raisons qui ont amené en ce désert de St-Raymond, par les bois et les champs, de pareils gentlemans. Hélas, nos barbes mal taillées, nos chaussures inexistantes et nos pauvres vêtements de bohémiens ne les incitent pas aux confidences. Il nous faut donc attendre l'heure de la soupe, et lorsque nous entrons dans la cuisine, tous nos visiteurs y sont réunis. Le fermier d'alors, en l'occurrence Marcel Mermoz, avec son calme habituel, mais une profonde joie intérieure, nous annonce la grande nouvelle : les Alliés ont débarqué la nuit même sur les côtes de Normandie et, cette fois, c'est pour de bon. Nos visiteurs sont de hautes personnalités qui viennent prendre le maquis.

Nous avons peine à manifester notre joie car, malgré notre allégresse, ces inconnus nous impressionnent un peu avec leurs grands airs. C'est que si nous avons l'habitude de recevoir des visiteurs, il en est fort peu qui portent cravates, vestons et pantalons de flanelle. Les maquisards du plateau sont comme nous, et se débrouillent comme ils peuvent pour tenir le coup.

Nous avons chanté, puis mangé la soupe ensemble. Ils sont partis dans l'après-midi, regagner le P.C. qui se trouvait alors chez Beyle.

Quelques heures après, je prenais le même chemin pour travailler sur le plateau de Mourras et je trouvais en route le pauvre chef de la troupe qui, complètement exténué, reprenait difficilement sa respiration, au milieu de ses encombrantes valises.

Ils nous avaient cependant laissé des souvenirs : un chapeau de feutre et une serviette de cuir. Le chapeau de feutre, en particulier, nous fut très utile pour biner les pommes de terre. Aujourd'hui, nous connaissons les noms de ces étranges visiteurs ; il y avait là M. le Sous-préfet, M. le Commissaire de Police, M. l'Inspecteur d'Académie et d'autres huiles de l'administration drômoise. Ils étaient partis en voiture le matin du débarquement, mais, croyant être repérés par les avions de reconnaissance allemands, ils avaient laissé l'auto en route et pris le bois pour plus de sûreté.

PREPARATIFS

Depuis le 6 juin, les compagnies qui stationnent sur le plateau sont descendues à Combovin, et les trois vallées qui partent du village en serpentant dans la montagne sont envahies par des centaines et des centaines de gars qui viennent renforcer l'effectif de maquisards. Il y a là de nombreux valentinois, braves prolos, pères de famille, qui attendaient impatiemment ce jour-là pour prendre les armes et chasser l'occupant. Une sorte de bureau de recrutement est installé dans le village et répartit les nouveaux arrivants dans de nombreux campements. Pas une grange n'est libre, pas un toit de chaume qui ne soit occupé, les paysans mettent spontanément à disposition tous leurs locaux. Mais si l'on peut facilement coucher à la belle étoile, se nourrir de patates, on ne peut se défendre des tanks et des camions

blindés avec ses poings ! C'est l'inquiétude de tous, il n'y a pas d'armes. Les mieux outillés (si l'on peut dire) sont ceux qui, par des coups de mains d'une audace inouïe (attaques de camions allemands) ont entre leurs mains fusils et mitrailleuses boches ; mais il leur manque des munitions. Pourtant ce groupement de partisans, à quelques kilomètres du terrain de la Trésorerie n'est pas sans inquiéter les Allemands, et des avions effectuent de nombreuses reconnaissances dans les parages. On s'attend à une attaque des boches, et le P.C. de la résistance fait installer un barrage de fortune à l'entrée du village. Un immense peuplier gît en travers du pont, sur la route qui vient de Chabeuil. Sur la route qui vient de Châteaudouble, une chaîne est tendue à un mètre du sol. Un poste de guet est installé sur la colline Ste-Marguerite.

Mesures bien dérisoires, car le 22 juin, à 8 heures du matin, l'attaque sera déclenchée. A St-Raymond, la vie continue comme d'habitude, travaux des champs et aménagement des locaux. Avec Lesbordes, nous avons installé nos châlits au grenier, et nous bénéficions tous les soirs d'une petite aubade offerte par MM. les rats du pays. Ils ne sont pas du tout effrayés de nous voir là et continuent tout tranquillement leur petite gymnastique au milieu des poutres, des tuiles, des caisses ; c'est une distraction comme une autre, qui ne nous coûte pas cher.

22 JUIN 1944

Une belle journée commence, le temps est magnifique, je me prépare à partir sur Valence. Il est 7 h. 50, nous avons déjeuné lorsque brusquement, au-dessus de nous, passent des avions qui mitraillent. Heureusement, la position de la ferme au fonds de la cuvette nous protège du mitraillage. Ils ne peuvent nous toucher, car ils sont au-dessus de nous avant de nous avoir aperçus. Mais Le Cornillat, à quelques minutes de là, en prend pour son grade. Heureusement, le local est inoccupé.

Nous percevons le bombardement de Combovin. Sans arrêt, les avions passent au-dessus de nous, mitraillent tout ce qui se présente, et lâchent leurs bombes sur le village. Pauvres gens !

De St-Raymond, nous sommes en observation, et répartis autour de la ferme pour surveiller tous les chemins, car ils peuvent encore venir par la Beaume. Maintenant, les avions ont disparu; le bombardement semble terminé, mais les mitrailleuses et les camions blindés succèdent aux bombes. La bataille est déclenchée ; les coups de feu crépitent et se rapprochent de nous. Nous apercevons au travers des arbres et des taillis une file de camions qui monte vers Mourras. Ça mitraille sur Badoye. Sans doute, est-ce le maquis qui se replie sur le plateau pour en défendre l'accès. Puis la file de camions s'arrête brusquement à découvert, à l'entrée du plateau. Nous nous jetons sur les jumelles : les chleus !

Cela nous paraît presque impossible ; hélas, il faut se rendre à l'évidence; une voiture renversée oblige les Allemands à s'arrêter pour dégager le passage. Je reste en observation... Un épais nuage noir monte du plateau : c'est la ferme Marquet qui brûle. Puis, un coup sec éclate, un peu de plâtras me tombe sur la figure, la balle a touché le mur, au-dessus de ma tête. Ça sent mauvais, me dis-je, et je vais avertir Mermoz de l'incident. Ton imagination ! me dit-il.. Mandaron me remplace et prend la garde au même poste. Après quelques minutes de faction, un deuxième coup de feu éclate au même endroit. C'est bien vrai, dit Mandaron, nous sommes repérés de Badoye. Il faut nous mettre en sécurité et planquer les provisions et le matériel.

Mermoz découvre un abri dans le lit d'un petit ruisseau qui dévale de la montagne. Actuellement, il est à sec, et nous en profitons pour y mettre tout ce qui peut nous rendre service, car s'ils arrivent, la ferme va brûler. En peu de temps, car il faut faire vite, nous avons attelé les bœufs, chargé le traîneau, chargé nos épaules, et nous évacuons dans le ruisseau. Les chleus redescendent du plateau. Nous restons aux aguets dans les broussailles car ils vont sans doute remonter la vallée

de St-Raymond. Les heures passent. Toujours rien. Maintenant, il pleut; une pluie fine qui tombe régulièrement.

Mermoz m'expédie en franc-tireur jusqu'au village. Je ne brille guère; je me rappelle les consignes de l'armée : utiliser au maximum tous les accidents du terrain, et je suis la bordure des arbres. J'arrive aux Durons : pas de dégâts, quelques tuiles de cassées, c'est tout. J'apprends que le facteur Mounier est parti quelques minutes auparavant aux renseignements. Je continue en direction du village par la rive gauche de la Véore. Tout est calme, d'un calme à vous couper la respiration. Rien ne bouge. Le village est à deux cents mètres, puis cent mètres. Il faut maintenant traverser la rivière pour entrer dans Combovin. Personne sur la route. Je m'élançe, passe le pont, Je suis devant le cimetière. Une énorme flaque de sang tache la route. Je ne bouge plus, j'attends un visage de connaissance. Enfin, une femme passe. Je lui fais signe, elle s'avance vers moi et sans s'arrêter : Ils sont partis, me dit-elle ! Je lui montre la flaque de sang : le facteur Mounier qui venait des Durons ; il a été tué à bout portant à cette place. J'avance encore un peu, le centre du village est complètement détruit ; de nombreuses maisons des alentours sont éventrées. Un épais nuage de poussière monte; mais c'est bien vrai : ils ne sont plus là...

...Je suis remonté à St-Raymond ; j'ai rencontré sur la route des petits gars qui essayaient de se regrouper dans les bois. Des feux de bivouacs fumaient sous la pluie.

J'ai retrouvé Mermoz et les autres, et d'autres gars du maquis qui mangeaient avidement la bonne soupe préparée par Mme Linard.

Le lendemain, je regagnai Valence par le sentier de la Beaume.

JOB

15 AOUT 1944 :

A une réunion tenue chez notre ami Locolas le 10 août, nous avons senti la nécessité de remonter le moral de certains que les coups durs précédents avaient un peu découragés. Cette vie de clandestins commençait à nous peser et nous nous rappelions les magnifiques journées organisées à Mourras où nous pouvions respirer librement, chanter et rire au milieu des femmes et des enfants. C'est pourquoi ce jour-là il fut décidé une grande réunion avec les femmes, les enfants et tous les hommes disponibles dans un petit coin charmant où nous pourrions oublier pendant quelques heures les angoisses dans lesquelles nous étions constamment plongés.

Cette proposition fut acceptée d'emblée et le 15 Août fut retenu comme jour de rassemblement. Immédiatement tous les camarades furent convoqués pour cette date au lieu choisi : les bords du Rhône au nord de Valence, rive gauche.

L'endroit retenu semblait nous donner toutes garanties de sécurité. En effet, les nombreuses alertes qui se multipliaient depuis le 6 Juin à toute heure de la journée drainaient dans ce secteur une grosse partie de la population de Valence et du Bourg, et nous pensions que ce rassemblement passerait inaperçu aux yeux de la Milice et de la Gestapo.

Notre objectif fut en partie atteint, en partie seulement car dans la nuit du 14 au 15 Août, un bombardement effectué par un avion de nationalité inconnue détruisit le logement de notre ami Courtial qui passa cette journée à déménager en compagnie de Dechaix et Locolas.

De bon matin les copains commencent à arriver. Certains sont à pied, d'autres à bicyclette et l'on attend un grand moment avant de voir arriver Mermoz et sa famille (en jardinière). Ils viennent de St-Raymond pour assister à cette réunion. Mais comme prévu d'autres gens arrivent, c'est pourquoi nous décidons de déplacer le camp d'une cinquantaine de mètres plus au nord pour éviter les oreilles indiscretes.

Baignades, discussions, projets, espoirs, tout se passe bien et nous semble d'un heureux présage. Nous retrouvons avec la joie du coude à coude un moral à toute épreuve.

Et puis c'est un ronflement lointain, une grosse formation de bombardiers américains s'approche de nous, la D.C.A. entre en action, les obus éclatent de plus en plus près, l'un d'eux est atteint par l'arrière et prend feu. L'avion se détache du groupe, lâche ses bombes, reprend un peu d'altitude, des parachutes s'ouvrent puis il pique droit au sol dans un rugissement épouvantable qui nous fait oublier un instant les autres bombardiers. Mais un épais nuage de poussière et de fumée monte de la ville, Valence cette fois est touché. Immédiatement nous décidons de porter secours pendant que les femmes resteraient au camp. A toute pédale nous nous dirigeons vers Valence. Notre ville est méconnaissable, car si les bombes ont manqué l'objectif (le pont même sur le Rhône) par contre elles ont détruit plusieurs quartiers très peuplés faisant des centaines de morts.

Au faubourg St-Jacques où nous arrivons, de gros immeubles sont complètement rasés. Le boulot ne manque pas, aussi avons-nous vite fait de nous transformer en pompiers, terrassiers, déménageurs. Nous restons à ces chantiers jusqu'à la nuit et nous retournons au camp où nous décidons d'y rester jusqu'à la Libération.

JOB

ANNEXE

Liste des lieux cités dans ce document

Les communes : BARBIERES, BARCELONNE, CHABEUIL, CHATEAUDOUBLE, COMBOVIN, MONTSEGUR, St SULPICE, LA VOULTE, VALENCE

Les lieux dits sur le territoire de COMBOVIN : BADOYE, Les BEAUMES, Pas de BOUXIERE, Le CARNILLAT, CHALAMET, Bois de la CHAPEL, GAMBETTA, La RAYE, La Colline STE MARGUERITTE, Fernière MARTIN, MOURRAS, Pas de LAYE, La SABLIERE, La rivière VEORE,

Liste des personnes citées dans ce document

Les rédacteurs : Antoine SCHRANTZ dit TONY, Marcel COURTIAL, Gaston NICOLAS, Georges MANDARON, Jean PONS, Jean LAURENT dit SCIPION, Robert BROZILLE dit JOB

Les acteurs (en plus des noms ci-dessus) : Jean ABRAHAM dit JOHNS, BAC*, Marcel BARBU et son épouse Pierrette, ses deux fils André et Jacques, BOISSONNIER***, BONNARDEL, BRAILLON, Jules BROZILLE, Georges BUSSEUIL dit BUBU, DANGEON**, Pierre DECHAIX, Fernand DELOCHE, DI LORTO**, Pierre DUMAS, Jean FABRE, Jean GIORDANA, Pierre GOUDARD, GUILLAUME**, GUILLOT**, JARDIN**, mme LAGRIFFE***, René LADET*, Louis LAURIER, Pierre LAVERGNE, Maurice LEMERCIER, Robert LESBORDES, Paulette LINARD, Max LOCOLAS, Guy MANDON, Marcel MERMOZ, MOTTET**, Georges NORMAND, PASCALIN**, Gabriel PLENT, Guy ROLLAND, Raoul SAURON, SEPULCRE**, Amédée TENA*, Jean TERRASSE, Roger THOMAS, Germain VEY,

Les nom suivis de *, sont des personnes de la résistance qui ont des liens avec la Communauté

Les noms suivis de **, sont des personnes de passage qui se cachent

Les noms suivis de ***, sont des personnes habitant Combovin